PAUL DE KOCK

ŒUVRES ILLUSTRÉES

Chipolata

Illustrations inédites

DE

J. WELY

25

Centimes

LE VOLUME

PARIS (1er)

UBLICATIONS JULES ROUFF & Cie

Cloître-Saint-Honoré

N° 162

PR
2318
.CH95
1900
SMRS

NOUVELLES

CHIPOLATA

GUSTAVE LE MAUVAIS SUJET (Compl. en 3 vol.).
LA PUCELLE DE BELLEVILLE (Compl. en 4 vol.).
LA FILLE AUX TROIS JUPONS (Compl. en 2 vol.).
MONSIEUR DUPONT (Compl. en 4 vol.).
LA LAITIERE DE MONTFERMEIL (Compl. en 5 vol.).
LE COCU (Compl. en 4 vol.).
LA DAME AUX TROIS CORSETS (Compl. en 2 vol.).
LA FEMME, LE MARI ET L'AMANT (Compl. en 5 vol.).
MON AMI PIFFARD (Compl. en 1 vol.).
UNE DROLE DE MAISON (Compl. en 2 vol.).
ANDRE LE SAVOYARD (Compl. en 5 vol.).
L'ANE A MONSIEUR MARTIN (Compl. en 2 vol.).
LE CONCIERGE DE LA RUE DU BAC (Compl. en 2 vol.).
L'AMOUREUX TRANSI (Compl. en 4 vol.).
LA MARIEE DE FONTENAY-AUX-ROSES (Compl. en 2 vol.).
LA MAISON BLANCHE (Compl. en 5 vol.).
GEORGETTE (Compl. en 4 vol.).
MON VOISIN RAYMOND (Compl. en 4 vol.).
MOUSTACHE (Compl. en 4 vol.).
LA JOLIE FILLE DU FAUBOURG (Compl. en 4 vol.).
SŒUR ANNE (Compl. en 5 vol.).
L'HOMME AUX TROIS CULOTTES (Compl. en 4 vol.).
UN TOURLOUROU (Compl. en 4 vol.).
MADAME PANTALON (Compl. en 3 vol.).
MONSIEUR CHERAMI (Compl. en 5 vol.).
UN MONSIEUR TRES TOURMENTE (Compl. en 2 vol.).
LE BARBIER DE PARIS (Compl. en 4 vol.).
MADELEINE (Compl. en 4 vol.).
UN MARI PERDU (Compl. en 1 vol.).
LA DEMOISELLE DU CINQUIEME (Compl. en 6 vol.).
UN HOMME A MARIER (Compl. en 2 vol.).
ZIZINE (Compl. en 4 vol.).
UN JEUNE HOMME CHARMANT (Compl. en 4 vol.).
JEAN (Compl. en 4 vol.).
LES DEMOISELLES DE MAGASIN (Compl. en 5 vol.).
LA FAMILLE GOGO (Compl. en 6 vol.).
MADAME TAPIN (Compl. en 2 vol.).
UNE GAILLARDE (Compl. en 6 vol.).
UN MARI DONT ON SE MOQUE (Compl. en 3 vol.).
SANS-CRAVATE (Compl. en 5 vol.).
L'ENFANT DE MA FEMME (Compl. en 2 vol.).
NI JAMAIS, NI TOUJOURS (Compl. en 4 vol.).
LE SIGNE SECRET (Compl. en 1 vol.).
LES FEMMES, LE JEU ET LE VIN (Compl. en 2 vol.).
PETITS TABLEAUX DE MŒURS (Compl. en 1 vol.).
CAROTIN (Compl. en 4 vol.).

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE

PAUL DE KOCK

NOUVELLES

CHIPOLATA

PUBLICATIONS JULES ROUFF ET Cie

PARIS (1er)

Tous droits réservés.

CHIPOLATA

INTRODUCTION

Nous choisirons un jour de beau temps ; c'est plus agréable pour se promener, examiner, observer et flâner ; pour regarder dans les boutiques et s'arrêter devant les étalages de marchands, pour lorgner les modistes, les lingères quand elles sont jolies ; pour marcher doucement quand on se trouve par hasard faire route près d'une dame dont la tournure est élégante et gracieuse ; pour s'arrêter et causer avec un ami que l'on rencontre, et enfin pour sa chaussure que l'on voudrait ne pas abîmer.

Entrons dans Paris par la barrière que vous voudrez...

Qu'importe pourvu que nous soyons dans la grande ville de bruit, de boue et de fumée ! comme a dit *Jean-Jacques.*

Mais la grande ville a bien changé d'aspect depuis que l'auteur d'*Emile* a écrit cela : les petites rues s'élargissent ; les vieilles maisons font place

à des constructions régulières et de bon goût ; les fenêtres à petits carreaux et à guillotine disparaissent chaque jour et sont remplacées par de belles croisées qui permettent à la lumière de pénétrer dans les maisons. Les escaliers des constructions nouvelles sont presque tous clairs et faciles à monter ; on ne risque plus de se rompre le cou lorsqu'on va voir une connaissance qui loge au quatrième étage. Enfin, au lieu de ces allées avec leurs ignobles trappes donnant dans des caves, et que trop souvent on oubliait de fermer, ce qui devait nécessairement casser le nez à ceux qui avaient le malheur de se fourvoyer dedans, nous avons maintenant des portes cochères ou tout au moins de jolies portes bâtardes, à grille, à boutons de cuivre. Nos rues sont éclairées à l'huile ou au gaz, nos cafés resplendissants de lumières et de dorures.

Certainement tout cela n'est pas trop laid pour une ville de bruit, de boue et de fumée, et je ne vois pas en quoi on pourrait regretter *le bon vieux temps* dont tant de gens parlent avec amour, probablement parce qu'ils ne l'ont pas connu.

Nous pourrions entrer dans Paris par la barrière de l'Etoile, cette entrée est indubitablement la plus belle ; mais en arrivant par la barrière du Trône, on est sur-le-champ dans le faubourg Saint-Antoine, et par conséquent on a plus vite sous les yeux des tableaux populaires...

Entrons par la barrière du Trône.

I

AVANT DINER

Maintenant tout le monde à Paris dîne tard, et les marchands plus tard encore que les employés, les commis, les rentiers et les gens qui ne savent que faire de leur temps.

Avant le dîner, chacun s'occupe de ses affaires ;

Le marchand, de son commerce ;

Le négociant, de ses spéculations ;

L'ouvrier est à son travail ;

Le commis, à son bureau ;

Le notaire, à son étude ;

L'avocat, au Palais ou dans son cabinet, écoutant les malheureux plaideurs ;

L'homme d'affaires est en course ;

Le capitaliste cherche dans les nouvelles politiques à prévoir le cours de la rente;

Les bonnes bourgeoises s'occupent de leur ménage et de leurs enfants ;

Les grandes dames, de leur toilette et de l'emploi de leur soirée ;

Les jeunes filles étudient leur piano ou leur dessin, ou quelque langue étrangère ;

Les poètes cherchent à rendre une belle pensée dans un beau vers ;

Les auteurs se creusent la tête pour trouver quelque sujet nouveau ;

Les artistes pensent à la gloire qu'ils voudraient acquérir ;

Quelques-uns travaillent ou étudient pour la trouver ;

D'autres se contentent de l'attendre en flânant et en fumant, ce qui est toujours une occupation ;

Enfin, les étudiants suivent les cours de leurs professeurs ;

Et les grisettes se hâtent pour que leur ouvrage soit terminé de bonne heure.

Ainsi chacun ici-bas a son occupation, même les personnes qui ne font rien, car j'aime à croire que celles-là pensent, réfléchissent et méditent, en attendant mieux.

Tout ce monde que vous voyez aller et venir dans les rues est ordinairement plus pressé avant dîner qu'après: le faubourg Saint-Antoine est un quartier où l'on va plutôt pour affaire que pour se promener.

Remarquez que ces personnes qui vont et viennent devant vous, ne flânent point devant les boutiques et marchent droit leur chemin ; excepté quelques dames, quelques femmes de campagne, ou quelques bonnes, qui s'arrêteront devant les magasins de nouveautés pour examiner les étoffes, les autres filent sans prendre garde aux passants

et quelquefois même sans faire attention aux voitures.

La boutique de l'épicier n'est pas deux minutes sans voir entrer un acheteur; par moments la foule s'y presse, et il faut tout le sang-froid du maître, toute l'habitude des garçons pour ne point

Le notaire à son étude. (P. 7.).

commettre de bévues et satisfaire les nombreuses pratiques qui se disent toujours pressées.

De tous côtés s'élèvent des voix de femmes (car en général dans le grand nombre de personnes qui entreront chez un épicier, les femmes seront toujours en majorité) ; on n'entend que ces phrases modulées dans différents tons :

— Ah ! servez-moi donc vite, je vous en prie, je suis horriblement en retard aujourd'hui...

— Et moi donc ! mon dîner ne sera jamais prêt... mais aussi on traite chez nous... cinq personnes, rien que ça... une cuisine d'enfer !

— Il me semble que vos bourgeois ont souvent du monde à dîner ?

— Ah ! ne m'en parlez pas ! c'en est dégoûtant !... avec ça que madame est si difficile !... Il lui faut du beurre d'anchois sous les beefteaks ! un luxe... que ça fait suer...

— Est-ce que c'est bon, le beurre d'anchois ?

— Fi donc ! j'aime ben mieux l'échalotte ! mais c'est une idée qu'ils ont comme ça...

— Monsieur Toulard, donnez-moi donc deux sous de cornichons, j'ai des maux de cœur aujourd'hui, que je donnerais mon existence pour je ne sais quoi...

— Vous allez vous abîmer l'estomac avec des cornichons, ma voisine.

— Tant pis, ça me réveillera ; on m'avait conseillé la graine de moutarde, mais j'aime mieux en prendre un pot à la ravigote.

— Ah ! mon petit jeune homme, dépêchons-nous, s'il vous plaît, mon fromage de Gruyère bien vite... j'ai laissé ma soupe et mes enfants sur le feu...

Trois marmots à soigner, de l'ouvrage par-dessus la tête, un mari paresseux, ivrogne, libertin. qui me laisse tout à faire, c'est gentil, hein !...

Ah ! Dieu ! si les femmes réfléchissaient avant de se marier !

Mais vous me direz, faut ben faire une fin, nous sommes tous mortels ! donnez-moi du vieux... et qui pleure.

— Chez nous c'est différent ! dit une jeune femme mise fort pauvrement, qui tient à la main un enfant de trois ans, et en porte un plus jeune sur le bras. Nous n'avons pas le sou, nous gagnons

à peine de quoi nous nourrir, mais nous nous aimons bien... Aussi venez nous voir, et vous verrez le tableau du bonheur.

— Merci ! il doit être gentil, son tableau ! murmure une grosse bonne faisant des yeux très brillants au garçon épicier, qui la sert et lui donne ce qu'elle demande, en prononçant la formule ordinaire :

Et avec ça ?

Mais laissons l'épicier continuer son commerce en grondant ses garçons parce qu'ils ne servent pas assez vite, et sa femme parce qu'elle est cinq minutes pour rendre la monnaie de cent sous.

Entrons un peu plus loin dans une boutique de mercerie.

Là, nous voyons deux demoiselles de comptoir, se tenant bien droites, ayant l'air sérieux et les yeux baissés ; leur toilette est aussi modeste que leur tenue; leurs cheveux sont relevés et lissés en bandeau, pas une mèche ne dépasse l'autre. On croirait que tout cela est passé à la gomme.

Point de bijoux, de collier, mais une robe très montante, un fichu croisé avec beaucoup de soin ; ceci vous annonce sur-le-champ que cette maison est tenue sur un pied sévère ; que les demoiselles de boutique ne doivent jamais jeter les yeux du côté de la rue, ni se permettre de rire, de causer entre elles, et encore moins s'arrêter sur le seuil de la porte pour sourire aux passants.

La mercière est une dame entre deux âges... (ce qui veut dire qu'elle est plutôt vieille que jeune) ; elle a été bien jadis, elle prétend l'être encore, elle croit probablement qu'elle le sera toujours.

Elle se met avec une extrême coquetterie, elle se permet les fleurs, les rubans, les bijoux, chose qu'elle défend expressément à ses demoiselles ; elle se permet aussi de faux cheveux, quoiqu'elle n'en convienne pas.

Il y a dans sa tournure un abandon, une désinvolture que l'on pourrait peut-être excuser, si elle avait l'âge de ses demoiselles de comptoir.

Cette dame se dit veuve, elle prétend avoir été fort malheureuse avec son premier mari, ce qui ne l'empêche pas de faire tout son possible pour en trouver un second.

Elle a jeté les yeux sur un ancien militaire qui est venu un jour dans la boutique acheter des aiguilles. Car les vieux guerriers n'ayant pas toujours le moyen d'avoir une domestique, ont assez ordinairement l'habitude de recoudre eux-mêmes les boutons de leur habit, et s'en acquittent souvent mieux que nos tailleurs.

La mercière commença la connaissance en proposant au guerrier de lui recoudre elle-même le bouton qui faisait défaut.

L'ancien militaire fut sensible à cette politesse, on lui lança des œillades auxquelles on ne répondit pas du tout ; mais on remarqua aussi qu'il ne faisait aucune attention aux deux jeunes filles assises dans le comptoir en face, on lui en sut un gré infini, et on l'invita à ne point se gêner lorsqu'un des boutons de son habit viendrait à s'échapper.

Et remarquez bien qu'il ne fut question que des boutons de l'habit, et que la politesse n'alla pas plus loin.

Le guerrier revint au bout de quelques semaines,

puis au bout de quelques jours, puis très souvent.

Les deux demoiselles de boutique se dirent tout bas, que probablement la mercière cousait les boutons de manière à ce qu'ils ne tinssent pas longtemps.

Et la connaissance était faite, la veuve espérait que le vétéran se déclarerait bientôt ; mais en attendant, son humeur changeait suivant les espérances de son amour ; et lorsque le guerrier était plusieurs jours sans venir chez la mercière, celle-ci devenait grondeuse, querelleuse, et augmentait de sévérité avec ses demoiselles de boutique.

Si l'une d'elles fredonnait par hasard entre ses dents le dernier vers d'une vieille romance, la mercière s'écriait :

— Qu'est-ce que c'est, mademoiselle Ernestine ?... Vous chantez, je crois !

— Moi, non, madame.

— Vous avez chanté.

— Oh ! je n'en ai pourtant pas envie !

— Ce serait joli si on se permettait de chanter dans mon magasin! que penseraient de ma maison les personnes qui m'honorent de leur confiance ?

— Mais madame sait bien que nous n'avons pas l'habitude...

— Je sais que si je n'y faisais pas attention, vous prendriez de singulières manières, mesdemoiselles.

L'autre soir j'ai entendu mademoiselle Honorine, en allant chez la crémière en face, elle a chanté tout haut dans la rue : *Cinq sous ! cinq sous !* on aurait juré un orgue de Barbarie ! C'était tout aussi faux !

— Ah ! madame, je ne chantais pas, je comptais mon argent... vous m'aviez donné cinq sous pour acheter de la crème, je regardais si je les avais dans ma main, et voilà pourquoi je répétais cinq sous, cinq sous de crème !

— Mademoiselle vous n'aviez pas besoin de demander de la crème sur l'air de *la Grâce de Dieu !...*

Ce serait joli ! que penseriez-vous d'une dame qui me demanderait une paire de gants sur l'air de *la Famille de l'apothicaire*, ou un écheveau de fil sur le vaudeville du *Baiser au porteur ?*

— Dame ! ce serait peut-être plus vrai.

— Allons, c'est bien, en voilà assez, taisez-vous ; la première que j'entends chanter, je la mets au pain sec pour huit jours.

— Est-elle méchante ! disent tout bas les deux jeunes filles.

— On voit bien que son invalide n'est pas venu ici depuis plusieurs jours.

— Oh ! si on osait lui dire son fait !

Mais il entre du monde dans la boutique. Les demoiselles redeviennent silencieuses et modestes, la mercière prend un air aimable et riant pour charmer les pratiques, et on ouvre tous les cartons pour trouver des gants à une dame qui, après en avoir examiné quarante paires qu'elle ne peut pas mettre, finit par s'en aller en disant qu'il n'y en a pas d'assez petits pour sa main.

Un ouvrier menuisier passe dans le faubourg, tenant des outils sous son bras : un homme en blouse, en casquette de loutre, posée un peu sur l'oreille, en tapageur, arrête l'ouvrier en se mettant devant lui :

— Où que tu vas comme ça, Pierre.

— Tiens, te voilà toi, Gravouillet... tu ne travailles donc pas, tu fais donc le jeudi, toi ?

Merci ! en voilà un de bambocheur.

— Il n'est pas question si je fais le jeudi et même le vendredi ; si je veux me reposer toute la semaine et ne rien faire le dimanche, est-ce que ça te regarde ?

— Oh ! du tout, fais comme tu voudras...

Tiens, te voilà, toi, Gravouillet. (P. 15.).

Mais moi, je vas à ma besogne, j'ai de l'ouvrage pressé chez un bourgeois, adieu.

— Minute ! puisque je te tiens entre quatre-z'yeux, faut que j'aie avec toi une explication solide et subséquente.

— Je n'ai pas le temps, tu me diras ça tantôt au cabaret du coin là-bas ; je te dis que pour le quart d'heure je suis pressé.

L'homme à la blouse se place devant le menuisier, lui barre le passage, met sa casquette de

loutre encore plus sur le côté, au risque de la voir abandonner sa tête, et fronçant ses épais sourcils, s'écrie d'un air presque féroce :

— Et si tu es pressé, pourquoi donc que tu vas tous les jours passer des heures entières dans la boutique de la fruitière, ma'me Cornouillot dont tu sais bien que je fais la cour à sa fille pour le bon motif : pourquoi que tu vas là tenir des propos velimeux sur mon compte, dire que je suis un *feignant*, un mange-tout, et une foule de choses méprisantes ?

L'ouvrier devient rouge jusqu'au bout du nez ; cependant il roule de gros yeux et fait infiniment de gestes, en répondant à son camarade.

— Ah ! ben par exemple !... En voilà des propos !...

Si je tenais les ceux ou les celles qui disent de pareilles choses sur mon compte, je les traiterais comme des pas grand'chose qu'ils sont !... Moi, bavarder sur un ami... Jamais Fi donc... J'en suis incapable...

— Tu n'as pas été hier chez la mère Cornouillot ?

— J'y ai été, c'est possible, je ne nie pas v avoir été, mais c'était pour acheter des pommes pour mon déjeuner... On est venu à jaser de toi... c'est encore possible...

On a voulu me tirer les vers du nez à ton intention... parce qu'on sait que je te fréquente ; moi, j'ai répondu, c'est ceci... c'est ça... et puis voilà... Rien de plus, parole d'honneur...

— Et qu'est-ce que tu entends avec tes : ceci, c'est ça... des calomnies, des cancans ?

— Mais, pas du tout, Gravouillet, on m'a noirci

à tes yeux... je ne suis pas capable de parler mal d'un ami... quand même !...

— Un ami !... un ami !... c'est bientôt dit !...

Enfin, j'éclaircirai ça, et si tu m'as méprisé auprès de ma bonne amie et de sa famille... suffit, je ne te dis que ça !...

L'homme en blouse s'éloigne alors, après avoir fait un geste menaçant, et l'ouvrier menuisier continue sa route au pas accéléré, en parlant tout seul comme s'il continuait de se justifier près de Gravouillet.

Nous arrivons sur les boulevards : là tout prend un aspect plus riant; là, on se promène tout en allant à ses affaires...

Les boulevards du Marais ne reçoivent point une société aussi élégante, aussi fashionable que ceux qui tiennent à la Chaussée-d'Antin.

Les habitués du *Jockey-Club* et du *Cercle* viennent bien rarement montrer la coupe élégante de leur habit, ou le nouvel attelage de leur tilbury aux paisibles habitants de la rue du Pont-aux-Choux; cependant le boulevard Beaumarchais a aussi ses petits maîtres et ses grandes coquettes.

Chaque quartier a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Avant le dîner, cette partie de la capitale est surtout fréquentée par les bonnes qui promènent les enfants, et les tourlourous qui cultivent les bonnes; par de vieux habitants du Marais, auxquels le médecin a ordonné de prendre l'air pour se donner de l'appétit, et qui varient leurs plaisirs en allant tantôt sur la Place-Royale et tantôt jusqu'à la place de la Colonne de Juillet.

Ce sont encore des dames qui vont en visite,

des messieurs qui ne flânent point en marchant, des grisettes qui ne s'amusent point à regarder si on les suit, et des omnibus qui s'éloignent avec fierté, parce qu'ils sont complets.

Cependant dans cette contre-allée presque solitaire, j'aperçois une jeune dame gentille, et mise avec assez de goût, qui se promène depuis longtemps dans un espace de trente pieds carrés, allant à droite, puis à gauche, laissant parfois échapper un petit mouvement d'impatience, et se détournant bien vite lorsqu'en passant près d'elle quelqu'un cherche à examiner ses traits.

Cette dame a bien l'air d'être à un rendez-vous.

— Pensez-vous qu'elle attende son mari, son frère, sa mère ou sa sœur ?

Non, n'est-ce pas? elle semble attendre quelqu'un d'autre... et elle éprouve la crainte d'être aperçue par des personnes de sa connaissance, c'est pourquoi elle a mis un chapeau qui avance beaucoup sur ses yeux, un voile qui retombe sur ce chapeau, et malgré tout cela elle se retourne quand il passe du monde près d'elle.

Enfin, un monsieur arrive ; il marche droit à cette dame, qui cette fois ne détourne pas la tête.

Le jeune homme... (car c'est un jeune homme qu'on attendait) semble tout essoufflé, il a couru ou au moins marché très vite, il présente son bras à la dame gentille, mais celle-ci ne le prend pas, et le dialogue suivant s'établit entre eux.

— Il y a plus d'une heure que je vous attends... C'est affreux... Je ne savais plus que faire !... De quoi avais-je l'air ?... Se promener une heure sur le même boulevard !

Il faut aimer bien peu une femme pour la laisser exposée à tous les désagréments d'une telle situation.

— Ah ! c'est comme cela que vous me recevez ! quand pour arriver plus vite je cours à me donner un point de côté !... ou à gagner une fluxion de poitrine.

— Vraiment, vous avez couru... Pourquoi n'avez-vous pas pris un omnibus ?

— Ah ! oui... avec toutes les correspondances ! de la rue du Bac ici, je crois qu'on change trois fois de voiture... je serais arrivé bien plus tard.

— Vous aurez été voir quelqu'un qui vous aura retenu... Voilà le fait.

— Vous êtes donc toujours injuste, jalouse !... C'était bien la peine que je quittasse des amis qui voulaient m'emmener dîner avec eux...

Il y en a un qui a reçu de son pays une dinde truffée.

— Il paraît que vous regrettez beaucoup cette partie, et qu'une dinde truffée vous plaît mieux que moi.

— Je n'ai pas dit cela.

— Mais vous le pensez.

— Vous voyez bien que non, puisque je suis venu.

— Mais vous regrettez cette dinde truffée.

— Ah ! que vous êtes insupportable !

— Allez, monsieur, je ne vous retiens pas, allez rejoindre vos bons amis.

— Ah ! c'est comme cela que vous le prenez, eh bien ! j'y vais.

Adieu, madame.

— Bonjour, monsieur.

Et le jeune homme, rebroussant chemin, s'en retourne par où il est venu et aussi vite qu'il est venu.

La dame fait aussi quelques pas du côté opposé ; mais, après avoir marché quelques instants, elle fait comme si son pied avait tourné, et s'arrête, détourne un peu la tête ; puis s'apercevant que le jeune homme est bien réellement parti, pousse une exclamation de désespoir ou de colère, hésite un moment pour savoir si elle courra après le jeune homme, et se décide enfin à continuer son chemin de son côté ; quant au monsieur, il s'est éloigné sans se retourner une seule fois...

Ce qui ferait présumer qu'il est expressément amoureux de la dinde truffée.

Allons toujours.

Nous approchons des quartiers populeux.

La porte Saint-Martin, la porte Saint-Denis se dessinent dans l'espace.

Les piétons deviennent plus nombreux ; les voitures, les charrettes, les haquets, les cabriolets se croisent avec une rapidité quelquefois effrayante.

Quel mouvement continuel ! n'importe de quel côté vous portiez les yeux.

Quel bruit incessant retentit à vos oreilles !

Bruit de voitures, de chevaux, de marchands, de chalands, de chanteurs ambulants, de passants, d'enfants, de chiens, d'orgues, de vielles, de gens qui se disputent, qui s'appellent, qui toussent, qui crachent, qui frappent le bitume de leurs cannes ou de leurs parapluies.

Mais vous êtes dans le cœur de la grande ville, et ce moment est celui où la plupart de ses habi-

tants sont en mouvement pour leurs affaires, leur commerce, leurs intérêts, ou leur plaisir.

Il y a une foule de passions qui font mouvoir, agir, aller, venir et parler toutes ces marionnettes que nous appelons des hommes ; mais il y a un organe plus impérieux, plus puissant que tous les autres, qui soumet le genre humain à ses lois : Quand l'estomac se fera sentir, quand il parlera avec force, vous verrez toutes ces marionnettes quitter leur travail, leurs affaires, leurs plaisirs même, pour ne songer qu'à le contenter.

Si vous êtes Parisien, ce bourdonnement continuel, ce monde, ces voitures, ces embarras à chaque coin de rue, ne sauraient vous effrayer : vous y êtes tellement habitué, que vous poursuivez votre chemin à travers tout cela, sans vous coudoyer contre personne, et choisissant encore les pavés pour ne pas mouiller vos pieds.

Si vous êtes campagnard ou habitant d'une petite ville, vous serez dans les rues de Paris comme un homme qui n'a pas déjeuné sobrement, ou plutôt encore comme quelqu'un que l'on fait valser et qui n'en a pas l'habitude; la tête vous tournera, le bruit vous étourdira, la quantité de monde qui va et vient sans cesse vous donnera des éblouissements; enfin les voitures vous effrayeront, vous vous jetterez dans les passants, vous renverserez les petites boutiques ambulantes, vous marcherez sur les pieds des dames, vous écraserez les pattes des chiens, et bien heureux encore si vous arrivez à votre destination sans autres mésaventures.

Et que serait-ce donc si, toujours avant dîner, vous traversiez la Halle, cherchant avec peine

votre chemin au milieu de ces provisions de tous genres, de toutes espèces, qui affluent vers la capitale pour approvisionner les habitants et satisfaire ce tyran dont je vous parlais tout à l'heure: l'estomac.

Il vous faudrait entendre les femmes de la Halle épuisant tout le vocabulaire poissard avec les acheteurs qui se permettent de déprécier leurs marchandises! puis les servantes soutenant la dispute, les maîtresses grondant leurs domestiques, et les inspecteurs criant plus fort pour rétablir la paix! Vous vous diriez avec *Virgile:*

Fuge littus avarum, fuge crudeles terras!...

Et vous auriez raison.

— Mais si vous vous dirigez vers la Cité, vous y trouverez les rues du vieux Paris, c'est-à-dire, des rues étroites, sombres, boueuses; à chaque pas des embarras, et sauf quelques grisettes gentilles qui se faufilent dans des maisons noires habitées par des étudiants, vous n'apercevez rien qui puisse agréablement distraire vos yeux.

Voulez-vous entrer au Palais?

Vous entendrez plaider, car on plaide toujours, on plaide sans cesse; plus les hommes sont civilisés et plus ils se disputent; c'est fort triste, mais c'est comme cela. Dans les anciens temps, les différends se vidaient à coups de poing ou par le jugement de Dieu, c'était beaucoup moins long qu'avec des avocats.

Si vous écoutez plaider, vous êtes tout surpris que les hommes chargés d'éclairer les juges se

laissent emporter par la passion, la colère, l'indignation.

Quand vous entendez deux avocats s'adresser mutuellement des mots piquants, chercher à prouver la fausseté de ce que vient de dire leur adversaire, en venir quelquefois à des sorties virulentes, vous croyez qu'au sortir de l'audience ces deux messieurs vont aller se battre... Nullement, ils dîneront peut-être ensemble, seront très bons amis; il est même possible qu'ils se tutoient.

On ne dispute pas qu'au Palais et à la Halle. Entrez dans un café : avant dîner ils ont peu de monde.

Quelques flâneurs, de vieux habitués, des amateurs intrépides de domino qui, après avoir achevé leur toilette, courent dès le matin au café qu'ils affectionnent; ils arrivent quelquefois avant les journaux, et presque toujours avant que les garçons aient mis tout en ordre; ils jettent un coup d'œil inquiet autour d'eux, passent toutes les tables, toutes les salles du café en revue.

Vous croyez peut-être qu'ils cherchent les journaux, qu'ils sont impatients de lire les nouvelles politiques, de savoir le cours de la rente, ou des détails sur la première représentation qui a eu lieu la veille à l'Opéra... Non, ce n'est pas cela qui les occupe.

Ils prennent un journal quand ils ne peuvent rien faire de mieux, ils jettent les yeux dessus sans le lire, ou le lisent sans le comprendre, mais à chaque instant leurs regards se tournent vers la porte d'entrée.

Enfin, un autre flâneur arrive; alors leur physionomie s'anime, une certaine joie moqueuse se

peint sur tous leurs traits, il semble qu'ils se soient dit:

— Voilà mon homme, ou voilà une victime.

Et en effet, ils courent à l'individu qui vient d'entrer, en lui criant de loin:

— Une partie liée en cent cinquante... J'ai une demi-heure à moi, pas plus... ça vous va-t-il?...

Le nouveau venu hésite; il voudrait avoir au moins le temps de regarder la lithographie du *Charivari* et de chercher à deviner le calembour du *Corsaire*.

Mais le joueur de domino ne lui en laisse pas la faculté, il le pousse contre une table, le fait asseoir, tout cela avec la même promptitude que le cocher de *coucou* qui vient de trouver un *lapin*. Il demande un domino, mêle les dés et d'une voix caressante:

— Nous jouons la petite pièce de vingt sous... c'est seulement pour nous amuser. C'est à moi la pose.

Et tout cela sans que son adversaire ait eu le temps de se reconnaître.

Enfin, celui-ci se décide à jouer au domino, tout en disant:

— Rien qu'une demi-heure, par exemple!...

— Oh! pas davantage il est neuf heures, j'ai un rendez-vous avant dix.

— Et moi, j'ai promis à ma femme de rentrer déjeuner; elle a acheté des œufs frais pour me régaler, à la coque.

Et ces messieurs se mettent à jouer à neuf heures du matin, et à cinq heures du soir ils sont encore à la même table qu'ils n'ont pas quittée,

toujours en répétant: encore une demi-heure seulement.

Et celui qui gagne a les yeux gros comme des boules de loto, tant il met d'action à son jeu, tandis que celui qui perd a la figure piteuse et murmure de temps à autre:

— Ah! mon Dieu! et ma femme qui m'attend avec des œufs à la coque!... et je boude encore!...

— Allez donc, vous mangerez vos œufs en salade... du cinq.

— Je n'en ai pas...

— Du six.

— Je boude.

— Domino.

— Ah! j'aurais bien mieux fait de les manger à la coque.

Vers le milieu de la journée, les cafés reçoivent les auteurs, les artistes, les nouvellistes, les journalistes; on cause de la pièce de la veille, du début d'une actrice, de la paix, de la guerre, des chemins de fer ou de n'importe quoi.

Un jeune homme bien joliment cravaté, qui porte des bottes bien vernies et tient une canne de prix, se montre très passionné pour une danseuse qui a débuté la veille; il s'écrie avec enthousiasme:

— Quel talent, quelle vigueur, quelle souplesse et quelle grâce!...

— Elle ne m'a pas fait plaisir, dit froidement un monsieur qui est en train de verser de l'eau dans de l'absinthe, et fait bien attention pour que l'eau qu'il verse de très haut tombe par petite quantité et à portion égale, ce qui doit lui

faire obtenir une boisson opale d'un effet merveilleux pour stimuler l'appétit.

Vous auriez peut-être cru qu'en versant tout simplement votre petit verre d'absinthe dans un verre d'eau et remuant ensuite, on devait obtenir absolument le même résultat; vous êtes dans une profonde erreur; vous ne boirez rien de bon si vous ne mettez pas cinq minutes pour faire tomber l'eau dans l'absinthe.

Je suis bien aise de vous prévenir de cela, afin que vous demandiez autre chose quand vous serez pressé.

Cependant, le jeune homme parfaitement cravaté s'est approché de ce monsieur qui fait de l'opale et lui répond:

— Comment, mon cher G..., vous dites qu'elle ne vous a pas fait plaisir... Allons donc... ce n'est pas possible... un moelleux, un vaporeux ravissant dans les poses, dans les pas...

— C'est trop moelleux... c'est mou, cela n'a pas de vigueur.

— Pas de vigueur!... Et elle reste deux minutes sur ses orteils sans se fatiguer... et vous ne trouvez pas cela ravissant.

— Ma foi, non!... j'aime mieux autre chose!

— Allons donc! vous aviez apparemment mal dîné hier... vous aviez mangé quelque chose qui vous faisait mal! Et voilà pourquoi vous trouviez mauvais ce qui est admirable.

— J'avais très bien dîné hier, comme à mon ordinaire... Je vous dis que votre danseuse n'a pas de talent.

— Et moi, je vous répète qu'elle est adorable.

— Mon cher, vous divaguez.

Croyez-moi, prenez cela, vous en serez très satisfaite. (P. 28.)

— Ce n'est pas en étant malhonnête que vous prouverez que vous avez raison.

— C'est vous qui êtes un entêté.

— Ah! ne le prenez pas de si haut, ou je vous ferai changer de ton!

La discussion s'échauffe, ces messieurs s'animent, les ronds de jambe de la danseuse seront peut-être la cause d'une rixe sanglante.

Des sujets plus légers encore ont souvent amené de fâcheux résultats.

Heureusement un nouveau personnage, qui vient d'entrer au café, court s'interposer entre ces messieurs; celui-ci trouve moyen de tourner toutes les querelles en plaisanteries, et, grâce à quelques

calembours qu'il improvise, bientôt ce n'est plus de la danseuse qu'il est question.

Si dans le courant de la journée vous voulez entrer dans un magasin de nouveautés, c'est l'heure de la vente, et les commis, en vous déployant les étoffes, emploieront toute leur éloquence pour vous prouver que vous ne trouverez rien de mieux ailleurs.

Vous aurez beau dire;

— Mais ce n'est pas cela que je veux!

— Vous avez bien tort, madame; croyez-moi, prenez cela, vous en serez très satisfaite, vous nous en ferez compliment, c'est extrêmement avantageux.

Et le chef de l'établissement se promène dans son magasin, surveillant ses commis, ayant l'œil à tout, stimulant le zèle de ses jeunes gens qui ne peuvent pas alors causer entre eux, et se communiquer leurs réflexions sur les dames qui viennent visiter le magasin.

Avant le dîner, les affaires, le commerce, l'argent qu'il faut songer à gagner, voilà la règle de conduite presque générale; voilà pourquoi aussi on travaille dans les bureaux de ce banquier, dans les études d'avoués, de notaires, dans les ateliers, dans les boutiques, dans les échoppes, et quelquefois même en plein vent.

Les salons, séjour des jeux, des danses, des plaisirs, sont tous froids, tristes, silencieux avant le dîner. Cet homme d'affaires traverse avec précipitation son appartement, poursuivi par sa femme, qui lui demande un cachemire dont elle a grande envie depuis longtemps. Mais le mari trouve que cela coûte trop cher; il répond sans cesse :

— Plus tard, ma bonne amie, nous verrons cela... j'ai une opération en train... si elle réussit, tu auras ton cachemire.

— Eh! monsieur, vous me répétez toujours cela! vous êtes avec moi d'une économie... je pourrais même dire d'une avarice révoltante, et puis vous aurez tous les jours huit, dix personnes à dîner! il vaudrait mieux m'acheter un cachemire.

— Ma chère amie, je sais ce que je fais, tu n'entends rien aux affaires.

Et les commis de bureaux, ces vertueux et ponctuels employés, partant à heure fixe, servant d'horloge dans toutes les rues où ils passent, croyez-vous qu'ils soient bien heureux avant le dîner?

Assis devant leur bureau, taillant leur plume, ou se chauffant contre le poêle, et ne pouvant point disposer à leur gré de leur temps et de leur esprit... quand ils en ont. Mais si vous les voyiez le soir, oh! vous ne les reconnaîtriez pas, ce ne sont plus les mêmes hommes !

Et dans les théâtres!... ah! c'est là surtout que vous trouveriez du changement.

N'allez pas sur un théâtre avant le dîner, car vous perdriez toutes vos illusions. Vous verriez une salle sombre, où vos yeux auraient de la peine à distinguer les objets.

Sur la scène, où il fait plus sombre encore, au lieu des décorations brillantes qui nous transportent en Italie, en Suisse, dans l'intérieur d'un magnifique palais, vous verriez des portants en bois, des coulisses, qui, vues de près, semblent sales et grossièrement peintes, des affiches collées derrière, et des montagnes en planches, dites *prati-*

cables, sur lesquelles il n'est pas toujours prudent de s'aventurer.

Vous verriez sur la scène, au lieu de troubadours et de chevaliers, des messieurs en redingotes, en paletots, le chapeau sur la tête, qui causent entre eux, et disent des plaisanteries en attendant leur réplique; les dames, que vous avez vues la veille, peut-être *rosière* ou *vestale*, et qui ne sont plus rien de tout cela, enveloppées dans de riches manteaux, les mains dans leurs manchons, et riant des bons mots de ces messieurs.

Voilà un faible aperçu de ce que vous verriez le matin dans les théâtres.

Je pourrais encore vous faire entrer où tant de gens jouent leur fortune, où d'autres, plus adroits, jouent celle qu'ils n'ont pas; recevant les bénéfices quand il y en a, ne payant point quand il y a perte, manière ingénieuse de s'enrichir et de jouer à coup sûr.

Je pourrais vous promener dans la Chaussée-d'Antin, quartier des banquiers, des agents de change, des lorettes, et des rats de l'Opéra; dans le faubourg Saint-Germain, où sont les vieux hôtels et les brillants équipages; dans le Palais-Royal, ce séjour enchanté dont on parle dans les quatre parties du monde, parce qu'il n'a pas son pareil dans l'univers.

Mais avant dîner, le Palais-Royal ne paraît pas digne de tous les éloges que l'on a faits de lui. Pour briller, toutes ces boutiques ont besoin d'être éclairées; dans le jour, elles ne reçoivent du ciel qu'une clarté douteuse qui souvent ne pénètre pas jusqu'au fond des magasins.

Alors les galeries sont peu fréquentées, les trai-

teurs et les cafés sont presque déserts; vous voyez peu de personnes arrêtées devant les étalages, les montres des boutiques; enfin les modistes même travaillent sans lever les yeux.

L'heure du dîner doit approcher : contentons-nous de pénétrer encore dans le magnifique salon d'un riche capitaliste, où déjà se réunit une société nombreuse que l'amphitryon traite ce jour-là.

Voici de jolies femmes, de superbes toilettes, c'est à qui de ces dames l'emportera pour le luxe des étoffes et la richesse des bijoux; les hommes, dont le costume est à peu près uniforme, veulent cependant se faire remarquer; les uns ne manquent pas de dire quelque chose de leur fortune, de l'emploi brillant qu'ils occupent; les mots: mon château, ma terre, mon influence, mon crédit, sont adroitement jetés dans la conversation.

D'autres, moins favorisés par le sort, se flattent de l'emporter par le mérite, par l'esprit, et ils se tournent beaucoup l'imagination pour en montrer, tandis que ceux qui en ont réellement, ne se donnent pas souvent la peine de déballer leur marchandise.

Avant le dîner, il règne dans cette réunion un ton froid, cérémonieux et presque sévère.

Les dames s'examinent, passent en revue toutes les parties de la toilette de chacune d'elles; si elles échangent quelques mots, c'est avec une politesse si prétentieuse, si affectée, que cela pourrait passer pour de la diplomatie, et l'on sait d'ailleurs comment doivent se traduire ces compliments, ces politesses banales que l'on s'adresse dans le monde.

Ainsi, lorsqu'une dame dit à une autre.

— Mon Dieu, madame, comme vous avez un chapeau délicieux, et qui vous coiffe à ravir!

Cela se traduit par:

— Vous êtes laide à faire peur, et vous mettez un chapeau qui laisse voir votre figure au lieu de la cacher!... Vous êtes parfaitement ridicule comme cela !...

Ou bien :

— Comment, madame! vous avez été malade, à ce qu'on m'a dit!... Mais en vérité, il n'y paraît pas du tout!... Vous êtes fraîche et rose! vous avez des couleurs charmantes!

Vous avez un chapeau délicieux, et qui vous coiffe à ravir ! (P. 32.).

Traduction :

— Vous êtes horriblement changée!vous me semblez vieillie de dix ans au moins, quant à vos couleurs, ma chère dame, on sait à quoi s'en tenir sur leur naturel... Vous en mettez trop même, cela saute aux yeux.

Ou bien encore :

— J'ai appris, madame, le malheur qui vous est arrivé... La perte de monsieur votre oncle... Cela m'a vive-

ment affectée... Un homme si aimable et qui avait tant de mérite! Je vous prie de croire que j'ai bien pris part à vos chagrins.

Traduction:

— Cela m'est parfaitement égal que votre oncle soit mort ou non, et à vous aussi peut-être, car c'était un vieil imbécile qui bougonnait toujours, et crachait sans cesse sur les tapis; il était tout à fait insupportable en société.

Voilà quelques-unes des traductions en usage.

Nous pourrions vous traduire une conversation tout entière, car entre gens du monde, qui se voient et ne s'aiment pas, dans une conversation entière, il n'y a souvent pas un mot de vrai; mais nous nous en tiendrons là pour cette fois.

Chez les hommes, on rencontre ordinairement plus de vérité; mais aussi il y a moins de délicatesse dans la tournure de la phrase, excepté chez quelques-uns, qui font de la conversation de société une étude toute particulière.

Dans un salon où se trouvent réunis des personnages qui souvent se connaissent peu, il y a rarement des conversations particulières, et dans les conversations générales c'est presque toujours l'éternelle politique qui sert de sujet, et l'entretien ne tarde pas à s'animer, parce que dans la réunion la moins nombreuse, vous ne verrez jamais tous les hommes avoir la même opinion et chacun veut que la sienne soit la bonne.

Ici nous trouvons un vieux marquis blâmant tout ce que l'on fait maintenant, et regrettant tout ce qu'on faisait autrefois.

Puis, un ancien militaire qui a fait les guerres de Napoléon, et qui ne trouve à louer que ce qui

s'est fait sous l'empire; qui ne comprend pas que l'on parle d'une autre époque que l'empire.

Puis un ex-préfet qui est devenu ennemi acharné du gouvernement depuis qu'on lui a ôté sa préfecture.

Puis, un avocat qui n'aime que la république, vante les vertus de ce bon monsieur de Robespierre, assure que la France était parfaitement heureuse sous la Terreur, ne parle que de libertés, ne demande que des libertés et s'emporte, se met en fureur, voudrait écraser tous ceux qui ne sont pas de son avis, toujours par suite de son ardent amour pour la liberté. Sentiment qui, chez la plupart de nos plus fougueux réformateurs, peut se traduire par ces mots:

— Je veux que le monde ait la liberté de faire tout ce que *je voudrai*.

Puis, un industriel qui approuve tout ce qui s'est passé sous toutes les époques,et fait l'éloge de tous les ministres!... En voilà un qui enfonce le docteur Pangloss!

Puis un artiste qui prétend que nous devrions nous habiller comme au temps de François Ier; qui ne comprend pas les hommes sans barbe et les femmes sans fraise; qui adore la liberté, mais qui aurait voulu vivre sous Louis XIV.

Et chacun de ces messieurs soutient son opinion avec feu, avec tenacité; personne ne veut céder un pouce de terrain à l'autre. En écoutant cette discussion qui devient à chaque instant plus vive vous vous dites :

— Voilà des hommes que l'on a eu bien tort de réunir dans ce salon, ils ne s'entendent pas du tout, et ils finiront certainement par se quereller.

Et si vous jetez les yeux du côté des dames, où quelques jeunes gens, qui s'occupent d'autre chose que de politique, sont allés rôder en caressant leurs moustaches, en jetant un coup d'œil sur leur toilette, vous dites encore:

— Voilà des séducteurs qui perdront leur temps près des dames, car pas une ne fait attention à eux.

— C'est en vain que ce beau blondin, avec ses cheveux si artistement frisés, est venu se placer derrière la chaise d'une charmante petite femme, dont le corps aérien se perd sous les plumes, la gaze et les dentelles; celle-ci ne fait aucune attention à lui, elle ne se retourne pas une seule fois, quoiqu'une glace placée en face ait dû lui faire apercevoir ce monsieur qui se tient debout derrière elle.

— Et cette grande dame, vêtue de noir et couverte de diamants, avec quel air sévère, avec quelle retenue, elle répond à un joli garçon à moustaches, qui semble lui-même ne lui parler qu'avec le plus profond respect! Décidément, la médisance ne trouverait point à s'exercer de ce côté.

Voilà ce que vous pourriez dire en ce moment.

Mais tout à coup, un domestique paraît à l'entrée du salon et prononce ces mots attendus souvent avec impatience par une partie de la société:

— Monsieur est servi.

II.

APRÈS DINER.

C'est qu'en effet l'heure du dîner est arrivée, même chez les personnes qui se mettent tard à table ; c'est que la nuit a succédé au jour, et que depuis longtemps des hommes armés d'un grand bâton, au bout duquel brille une toute petite lumière, ont passé dans tous les quartiers éclairés au gaz, et au moyen de leur bâton, introduisent la lumière dans la lanterne dont la flamme s'élance d'abord avec un éclat qui vous éblouit.

Alors, tout a pris un autre aspect dans cette ville que vous avez parcourue il y a quelques heures.

Magasins, boutiques, cafés, théâtres, rues, traiteurs, salons, tout s'anime, tout semble prendre une vie nouvelle. C'est que les hommes brillent plus à la lumière qu'ils ont inventée qu'à celle qu'ils reçoivent du ciel; parce que l'une a un

éclat souvent trompeur, et nous ne sommes pas tous assez beaux pour être vus au grand jour.

Maintenant promenez-vous sur cette longue file de boulevards éclairés au gaz, et dans les rues élégantes, vivantes, populeuses, vous ne ferez point dix pas sans que la vive lumière d'une boutique, d'un magasin, d'un café, se projette sur votre visage.

N'êtes-vous pas séduit par les dorures, les peintures, les ornements de ce restaurant? par les immenses variétés de châles, d'étoffes drapées avec art, avec grâce dans les magasins de nouveautés? par ces colliers, ces chaînes, ces épingles, étalés dans les montres de ce bijoutier? par les bonnets, les chapeaux d'un si bon goût, puis encore par les jolis minois que vous voyez dans la boutique.

Car maintenant que tout est resplendissant de lumière, vous apercevez parfaitement ces demoiselles qui n'ont plus les yeux fixés sur leur ouvrage comme dans la journée, et se permettent de regarder souvent du côté des carreaux, puis échangent entre elles des sourires significatifs, lorsqu'un beau monsieur est arrêté devant les vitres du magasin.

Vous pouvez maintenant parcourir Paris sans être coudoyé bousculé, poussé par les passants. Après le dîner, on ne court plus à ses affaires; on est moins pressé, on se donne le temps, on marche à son aise, on s'arrête souvent devant les boutiques, enfin on flâne davantage. Les voitures même sont plus rares, et si vous avez encore à vous garer des équipages, des omnibus et des fiacres, du moins vous ne rencontrez plus de charrettes, de porteurs d'eau, de camions, de tombereaux.

Vous voyez bien par-ci par-là quelques femmes

qui marchent très vite, qui pressent le pas parce qu'elles sont seules, quelques grisettes qui font semblant d'avoir peur quand un monsieur les suit; mais ce sont là des exceptions, des ombres qui font ressortir la lumière d'un tableau.

Les yeux ne sont pas seuls flattés du changement qui vient de s'opérer dans Paris; après avoir admiré les galeries du Palais-Royal, qui, le soir, est vraiment devenu un séjour enchanté; après avoir parcouru rapidement cette suite de boulevards éclairés au gaz, promenade charmante et qui n'a pas sa pareille dans l'univers, retournons près des personnes que nous avons observées avant dîner, et voyons quel changement cet acte si commun, si simple, si habituel, mais si indispensable dans la vie humaine, vient d'apporter dans leur humeur et quelquefois dans leur situation.

Jetons d'abord un coup d'œil dans la boutique de cet épicier, où il y avait foule ce matin.

Maintenant les chalands ne se poussent plus devant les comptoirs; il vient encore des pratiques, mais en moins grand nombre, et elles ne sont plus pressées comme dans la journée. Bien loin de là, elles causent volontiers avec l'épicier et ses garçons. Ceux-ci peuvent faire quelques agaceries aux bonnes du quartier, tout en leur pesant du sucre ou du poivre.

Le garçon épicier est éminemment séducteur, sans que cela paraisse. D'ailleurs son patron lui donne l'exemple. Quel enjôleur! quel roué! quel farceur, que cet épicier! il a le petit mot pour rire, toujours prêt à la riposte, et son petit mot, qui est ordinairement fort croustillant, excite le gros rire de celle à qui il s'adresse.

Ces dames à tablier se pâment.
(P. 39.).

Ces dames à tablier se pâment, elles sont obligées de s'appuyer sur un tonneau de raisiné ou une caisse de savon, en s'écriant:

— Ah! avez-vous fini!... Voulez-vous bien vous taire! Madame, faites donc taire votre mari, il nous dit des bêtises indignes... avec son air de ne pas y toucher, croirait-on qu'il est si mauvais sujet!

L'épicière, qui peut alors se carrer dans son comptoir, parce qu'on lui laisse tout le temps pour rendre la monnaie d'une pièce, se contente de sourire, en répondant nonchalamment:

— Oh! ça ne me regarde pas!... Arrangez-vous! d'ailleurs vous n'avez pas votre langue dans votre poche!...

— Ah! mesdames, qui est-ce qui connaît une bonne à placer? C'est pour la dame du troisième en face qui a renvoyé la sienne sous le prétexte qu'elle employait trop de beurre dans ses sauces.

— Le plus souvent que j'enverrai *queuqu'un* dans une pareille *cassine!*... dit une grosse commère coiffée d'un bonnet surmonté d'un madras posé en fanchon. Je la connais, votre dame du troisième!... c'est une rogneuse de portions... des gens qui font de l'embarras, qui ont de quoi, à ce qu'on dit... car c'est pas prouvé, et qui laissent leurs domestiques mourir de faim!... Des vaniteux qui donnent tout au luxe! à la toilette! qui ont toujours une table servie avec élégance... des assiettes dorées, plats *idem*, mais rien dedans; qui changent de couverts, de couteaux à chaque service, pour manger une aile de volaille à quatre; qui coupent une pomme en huit pour vous en offrir, et font reparaître pendant quinze jours à leur dessert un restant de brioche ou de biscuit de Savoie!... Ça nourrit ses domestiques avec des os et des épluchures, et ça se plaint encore de ce qu'ils mangent trop! Fi donc! j'appelle ça des cuistres, moi! Le plus souvent que je leur enverrais un bon sujet... si j'en connaissais!

Une petite femme vieille, maigre, assez pauvrement vêtue, qui tient sous son bras un cabas qui pourrait servir à faire des déménagements, et vient de prendre, selon sa coutume, son petit verre de cassis sur le comptoir de l'épicier, pousse alors une exclamation qui ressemble à un cri de canard et présente sa tabatière à la société en disant:

— Ah! vous avez bien raison, madame!... Jésus,

mon Dieu! c'est vrai qu'il y a des maîtres qui sont bien *inconséquents* dans leur conduite et qui vous traitent ni plus ni moins que si c'étaient des esclaves noirs comme de l'encre!... Est-ce que v'là pas ma nièce qui est sur l'pavé à c't'heure...

Vous savez, ma nièce... un joli sujet... une enfant que j'ai z'élevée avec une chèvre... qu'elle tétait toute la journée, que c'était touchant à voir... ni pus ni moins que la *mère Alda* dans le fameux roman de la *Cathédrale de Paris.*

— Ah! je connais votre nièce, dit l'épicier. Jolie brune! les bras un peu longs... mais c'est plus commode pour nouer ses jarretières...

— Ils sont à proportion moins longs que votre nez, ses bras! répond la vieille, qui semble piquée de la réflexion de l'épicier; mais celui-ci s'empresse de lui offrir quelques figues pour adoucir le piquant de sa plaisanterie; la vieille femme en prend une poignée... qu'elle fourre dans son cabas et continue:

— Si bien donc que ma nièce, qui *va-t-avoir* dix-huit ans à la Saint-Nicaise, était entrée chez des bourgeois... un ménage, le mari, la femme, deux enfants, un chien, un chat et trois oiseaux, en v'là de l'ouvrage!... Et qu'il fallait nettoyer tout ça chaque matin...

— Comment! le mari aussi, demande l'épicier en caressant le menton de la femme.

— Voulez-vous vous taire, polisson!

Ah! par exemple... le plus souvent; est-ce que j'aurais placé ma nièce dans une maison où on aurait exigé des choses... Dieu de Dieu! une jeune fille qui est innocente comme vos pruneaux!... Enfin c'est pour vous dire qu'il y avait de la besogne.

« Eh bien, sa maîtresse ne l'a-t-elle pas renvoyée sous le motif que je venais trop souvent la voir dans sa cuisine, et qu'alors les volailles n'avaient jamais qu'une cuisse... queu calomnie! moi prendre *quéque* chose chez les bourgeois de ma nièce, fi donc! et d'ailleurs est-ce que je mange! moi!... Mais je vis de rien du tout, c'est connu! J'ai *une* pauvre estomac qui répugne à la nourriture... je prends mon anisette le matin et mon petit verre de cassis le soir, v'là avec quoi je me soutiens depuis vingt ans!... aussi vrai que je suis une honnête femme.

Les cancans vont ainsi leur train chez l'épicier qui est très aimable après dîner, parce que la vente a été bonne; il appelle sa femme ma *biche* ou ma *chouchoutte;* celle-ci se laisse tapoter les joues, les garçons disent des douceurs aux bonnes, qui disent du mal de leurs maîtres, et tout le monde est satisfait.

Nous voilà devant la boutique de la mercière du faubourg Saint-Antoine, où nous avons aperçu ce matin mesdemoiselles Ernestine et Honorine, les yeux baissés sur leur ouvrage et n'osant pas tourner la tête pour regarder dans la rue; tandis que la mercière les grondait parce qu'elles avaient fredonné bien bas un refrain de vaudeville.

Un grand changement s'est opéré depuis le matin. Mademoiselle Ernestine est encore au comptoir, mais au lieu de travailler elle lit un roman.

Honorine est sur le pas de la porte, tout en ayant l'air de broder, elle chante à demi voix la romance de *Guido :*

Hélas! il a fui comme une ombre;

et ses regards se tournent assez fréquemment vers un magasin de toile, en face, où il y a un petit commis qui, loin de fuir comme une ombre, lui fait des signes et joue une pantomime très facile à comprendre, tout en ayant l'air de faire son déplié.

D'où vient que ce soir ces demoiselles jouissent de tant de liberté? où donc est la sévère mercière dont la parole brève et sèche inspirait la crainte et faisait fuir la gaieté?

Passons dans l'arrière-boutique, nous allons y trouver cette dame en compagnie d'un ancien militaire, c'est celui dont nous avons parlé avant dîner.

Il y avait plusieurs jours que le vieux guerrier ne s'était pas présenté chez la mercière, et celle-ci éprouvait toutes les angoisses d'un cœur qui craint d'aimer sans espoir .

Quand on a passé son printemps et même son été, ces angoisses-là doivent être bien plus vives, parce qu'on ne trouve plus rien à lire dans le chapitre des consolations.

Mais vers la fin de la journée, l'ancien militaire était venu présenter ses hommages à la marchande. On l'avait accueilli comme l'*Enfant prodigue*, on n'avait pas tué le veau gras mais on lui avait proposé de prendre sa part d'un poulet aux olives que la cuisinière de madame accommodait avec une perfection qui faisait du bruit dans le quartier.

Le guerrier, après avoir fait quelques façons, avait accepté le dîner de la mercière, et ce jour-là, comme si elle eût deviné les sentiments de sa maîtresse, la cuisinière s'était surpassée.

Un poète, qui connaissait bien le cœur, ou plutôt l'estomac humain, a dit :

« C'est avec des dîners qu'on gouverne les hommes ! »

En effet, depuis cet empereur romain qui fit sénateur son cuisinier pour le récompenser d'avoir inventé une sauce excellente, *depuis* Héliogabale et *Lucullus* qu'on aurait pu surnommer à juste titre les restaurateurs de l'empire, combien d'événements, de projets, de plans, d'intrigues, qui n'ont réussi que par le secours des dîners !... ce puissant auxiliaire dont on se sert toujours et dont on ne se lasse jamais.

Ceci prouverait que les hommes sont gourmands...

Et comment ne pas le croire lorsque chaque jour nous voyons avant et même après dîner, tant de personnes arrêtées et comme en contemplation devant la boutique de *Chevet*, devant l'*Hôtel des Américains*, enfin devant les principaux magasins de comestibles !

J'ai remarqué un jour un monsieur fort bien couvert, à la figure large et rebondie, qui, à ma connaissance, est resté cinq minutes sans détourner ses yeux de dessus un magnifique homard : et comme, fatigué d'observer ce monsieur, je l'ai laissé devant les comestibles, je ne puis dire combien de temps au juste il est resté dans cet état contemplatif.

Ce monsieur me rappela les *Palamites*.

Vous ne connaissez peut-être pas les *Palamites* ?

Je dois vous dire alors que c'étaient des moines grecs qui, dans le quatorzième siècle, se dévouè-

rent à la vie contemplative, et parvinrent, en regardant sans distraction leur *nombril*, à se procurer des extases et à voir la lumière pure qui part du céleste séjour. Constantinople était remplie de ces dévots, protégés par *Jean Paléologue*, et qui passaient des journées entières, immobiles sur un siège, les yeux fixés sur leur nombril, en attendant la céleste vision.

Tel gourmand qu'ait pu me paraître ce monsieur que j'ai observé devant *Chevet*, j'avoue que je conçois encore plutôt cette contemplation devant un homard ou un pâté de foie gras, que devant un nombril.

Mais tout ceci nous a fait perdre de vue la mercière et son convive, l'ancien militaire, qui, ayant trouvé le dîner délicieux, commença à comprendre qu'une retraite est bien douce lorsqu'elle est ornée de poulets aux olives, et arrosée de vins généreux ; au rôti il fut très galant, à l'entremets il risqua une déclaration, au dessert le mariage était arrêté.

Et dans son ivresse, la mercière avait dit à ses deux demoiselles de boutique :

— Reposez-vous, vous avez assez travaillé.

Et les demoiselles avaient profité de la permission, en bénissant la cuisinière dont le talent avait amené cet heureux changement.

En suivant le faubourg Saint-Antoine, nous rencontrons deux ouvriers qui se tiennent bras dessus, bras dessous, et paraissent les meilleurs amis du monde.

C'est Pierre et Gravouillet qui s'étaient quittés ce matin en se disputant, mais le soir ils se sont retrouvés au cabaret, et Pierre a dit à Gravouillet :

— Tu es fâché, mais moi, je ne le suis pas ; tu ne peux pas te fâcher tout seul. Je paye un litre à condition que tu ne croiras plus ce qu'on dit chez les fruitières.

Gravouillet a accepté le litre ; un peu plus loin il a voulu payer le sien ; ensuite c'est Pierre qui a de nouveau régalé ; s'ils continuent ainsi, ils ne pourront jamais regagner leur gîte, mais du moins l'amitié la plus vive a remplacé la colère, et tout le long du chemin on les entend répéter :

— Tu es mon ami toi !...

— Toujours ! à la mort !

— Et les amis sont les amis !...

— C'est bien dit...

— O mon ami ! tiens, embrassons-nous.

Et ces messieurs s'arrêtent au milieu de la rue pour s'embrasser. C'est extrêmement touchant !

Arrivons aux boulevards.

Tout est illuminé, cafés, grands et petits théâtres, tréteaux, marionnettes, figures de cire, spectacles et curiosités, bateleurs, banquistes.

Tout est en mouvement, et la foule se presse devant ces Paillasses, ces Bobèches et ces grandes toiles sur lesquelles, pour vous donner un avant-goût de ce que l'on veut vous faire voir, on a peint des femmes qui ont de la barbe comme des ours véritables ; des hommes qui sont venus jusqu'à l'âge viril sans avoir un seul poil sur le corps, ce dont vous avez le droit de vous assurer ; des lions qui se laissent rosser sans se mettre en colère, et des tigres qui vous donnent une poignée de main, comme le plus intime de vos amis.

La foule admire tout cela, mais elle n'entre pas, elle reste sur le boulevard ; elle sait que les

bagatelles de la porte sont infiniment plus agréables à voir que tout ce qui est sous le rideau.

Voici des bonnes qui se promènent avec des tourlourous dont elles écoutent à loisir les propos séducteurs, car le soir elles sont débarrassées de leurs marmots ; leurs bourgeois sont sortis après avoir recommandé de bien garder leurs enfants ; mais à peine les maîtres sont-ils dehors que les bonnes couchent les enfants, leur administrant le fouet quand ils se permettent de dire qu'ils n'ont pas sommeil ; puis elles courent sur le boulevard rejoindre le bon ami en pantalon garance.

Cependant ces couples que vous voyez se glisser dans l'ombre, cherchant de préférence les allées les moins fréquentées, ne se composent pas exclusivement de bonnes avec leurs amoureux.

Après dîner, les grisettes sont moins farouches, les petites ouvrières moins sauvages, les lorettes même s'humanisent assez facilement ; le soir on ne court pas chercher ou reporter de l'ouvrage, on y va en se promenant, et c'est fort triste de se promener seule ; le bras d'un cavalier devient alors aussi agréable que nécessaire. La femme a besoin de s'appuyer sur l'homme, comme le vieillard sur la canne, comme le lierre sur l'ormeau ; comme une foule de choses que je ne nommerai pas.

En cherchant bien sur ces boulevards, je suis persuadé que nous retrouverons ce jeune homme et cette jeune dame qui, avant dîner, se sont quittés si brusquement et presque fâchés. Oui, les voilà tous deux ; ils se promènent amoureusement dans la contre-allée la plus sombre, ils se parlent bien bas et bien tendrement. Ils sont d'accord maintenant.

C'est qu'après avoir pris sa part de la dinde truffée, le jeune homme a senti l'amour renaître dans son cœur avec encore plus de violence. Alors, plein de repentir, il est retourné au rendez-vous du matin, espérant que la sympathie y ramènerait aussi sa maîtresse ; celle-là y était venue par *hasard*, et elle a pardonné à son amant, bien heureuse encore de n'avoir eu pour rivale qu'une dinde truffée !

Quittons les boulevards.

Je ne vous proposerai point de retourner maintenant vers le quartier des Halles, quoique tout y soit aussi calme le soir que cela était bruyant le matin ; quoique la paix ait succédé aux cris, aux injures, aux querelles, et cela pour une bonne raison : c'est que maintenant les Halles sont désertes et que les marchands ont plié bagage.

Nous traverserons rapidement la Cité, dont les habitants vont chercher les promenades loin de leur quartier.

Quant au Palais, vous savez qu'on ne plaide pas le soir, et la paix y est revenue aussi parce qu'il n'y a plus personne.

N'allez pas cependant tirer de là cette triste conséquence que les hommes ne puissent être ensemble sans se quereller ! non pas vraiment ! et pour preuve du contraire, regardez chez ce traiteur, dans ce salon. Voilà des avocats qui, ce matin, plaidaient l'un contre l'autre, qui se disaient des mots piquants, qui s'adressaient des sarcasmes violents ! voyez-les trinquer ensemble en sablant le champagne, ils plaisantent eux-mêmes de ce qu'ils se sont dit à l'audience.

Croyez donc à la persuasion, à la conviction de

ces avocats qui prétendent ne vouloir défendre que les causes justes. Ces messieurs font leur métier, voilà tout ! et celui qui feint le plus de conviction en défendant une mauvaise cause, est celui qui montre le plus de talent.

Tout cela prouve que les plaideurs paieront le champagne que boivent ces messieurs.

Entrons dans un café; c'est après dîner qu'ils brillent de tout leur éclat ; d'abord parce qu'ils sont éclairés, ensuite parce que la foule y abonde. Presque toutes les tables sont occupées, et maintenant ce n'est pas comme avant dîner ; au lieu de ces physionomies froides, sérieuses et sévères qui venaient lire les journaux sans rien consommer, vous ne voyez de tous côtés que des figures de jubilation.

Ce vieux monsieur sourit à sa demi-tasse; ces jeunes gens qui sont autour de ce bol de punch doivent avoir une conversation bien gaie, car elle est entremêlée d'éclats de rire : là-bas est un vieux couple qui se permet le *gloria;* ici un grand maigre qui savoure une glace.

Ces messieurs qui étaient ce matin, sur le point de se battre pour les ronds de jambes d'un danseuse, jouent ensemble au billard leurs verres de kirsch et de rhum, le différend du matin est tout à fait oublié; il n'est pas jusqu'aux joueurs de domino eux-mêmes dont l'aspect ne soit devenu radieux ou goguenard. La conversation, souvent languissante le matin, est alors vive, pressée, animée.

Il y a des gens qui ont presque de l'esprit quand ils ont fait un bon repas.

Quelle vie ! quel mouvement dans ce café !

On entre, on sort, on s'assoit, on se lève ; les garçons courent du fourneau aux tables, des tables au comptoir : et à chaque instant, vous entendez à vos oreilles :

— Garçon !... ici !...
— Du punch !
— Une demi-tasse !
— Voilà, monsieur.
— De la bière !
— Un domino !
— *L'Audience !*
— Elle est retenue, monsieur.
— Un riz au gras !
— *Les Débats !*
— Huit sur cent !
— Qu'est-ce qui a demandé *le Messager !*
— Mettons-nous là.
— Ici ?
— Non, là ; nous serons mieux.
— Une bavaroise au lait pour monsieur !
etc., etc., etc.

Vous regardez en passant dans ces beaux magasins de nouveautés: Les commis y jouissent des douceurs de l'après-dîner : maintenant peu de personnes viennent acheter, le chef de l'établissement est allé au spectacle, et les jeunes gens peuvent causer et rire entre eux.

Ce ne sont point ici les cancans de l'épicier et les propos des commères du quartier, ce sont les confidences que se font des apprentis commerçants, la plupart âgés de dix-huit à vingt-cinq ans, et, par conséquent, tous plus ou moins amoureux.

Qui est-ce qui n'est pas amoureux à cet âge-là ?

Quel est celui qui n'a pas alors une, deux ou trois passions dans le cœur?

Et quand on a tant de choses dans le cœur, il est assez naturel d'aimer à le dire à ses amis, à ses camarades ; puis chacun de ces messieurs prétend avoir une maîtresse très jolie; c'est à qui renchérira sur l'éloge que l'autre a fait de la sienne.

— Ma lingère a des yeux superbes ! bleu russe.

— La mienne les a noirs, j'aime mieux cela.

— Ma maîtresse a un pied pas plus grand qu'un petit pain !

— Si c'est une flûte, c'est encore long!

— Oh! non! un petit pain d'un sou!

— Celle qui possède mon cœur a des dents comme des perles... et pas une de moins... les trente-deux également belles...

— Ma Dulcinée en a trente-quatre !

— Trente-quatre ! c'est pas possible ! on n'a pas trente-quatre dents.

— Ah ! cette bêtise... j'ai connu des femmes qui en avaient quarante.

— C'étaient donc des lionnes ?

— Ah ! bravo ! fameux le calembour !

— Courage, messieurs, vantez les appas de vos belles ; c'est plus galant que d'en médire.

La journée est pour le travail et l'après-dîner pour les causeries ; quant à la nuit... cela ne nous regarde pas.

Mais quel est cet individu qui passe fièrement sur le trottoir de cette rue, qui tient le milieu, ne voulant céder ni à gauche, ni à droite, qui regarde tout le monde avec un demi-sourire sur les lèvres et cet air de béatitude qui signifie :

Je suis très heureux, je suis très content !... j'ai ma soirée à moi, je suis mon maître maintenant! une fois cinq heures sonnées, je deviens libre comme l'air. Aussi je m'en donne ! j'en profite... je ne reste jamais chez moi le soir.

Ce monsieur est un employé, un de ceux que nous voyons passer le matin, toujours à la même heure, réglé comme un papier de musique.

Les employés, avant dîner, ne sont point à eux, ils ne s'appartiennent pas ; leur temps, leur travail, leur talent, leur écriture, leur plume même ! tout cela est au gouvernement qui les paie : jusqu'à cinq heures, ils doivent abnégation complète d'eux-mêmes.

Mais quand ils ont quitté leurs bureaux... avec quelle joie ils redeviennent libres !...

Et devez-vous vous étonner du changement notable qui s'opère alors dans cette classe nombreuse d'individus ! Et si vous les avez trouvés le matin raides, brusques, peu agréables, quelquefois même peu polis avec les personnes qui ont affaire à eux, pardonnez-leur, ceci ne doit être que la conséquence de l'ennui du travail bureaucratique.

Mais revoyez-les après dîner, et vous serez tout surpris de trouver des hommes gais, aimables, spirituels, dans ces mêmes individus que vous avez vus le matin, si ennuyés et si ennuyeux.

Maintenant aussi vous pouvez entrer au spectacle, car c'est le soir seulement qu'ils existent.

Semblables à ces coquettes surannées qui ne sont pas visibles dans le jour, parce qu'alors elles préparent, elles fardent, elles teignent ces appas avec lesquels elles espèrent vous séduire, les

théâtres ne reçoivent leurs visiteurs qu'après le dîner ; mais ils déploient tous leurs prestiges, toutes leurs pompes pour séduire vos yeux, vos oreilles, charmer votre esprit et séduire votre cœur, et ils y parviennent souvent, parce qu'après le dîner la tête encore remplie des vapeurs d'un vin généreux, nous sommes bien plus enclins à nous laisser séduire.

Ce vieux marquis ne nie plus que Napoléon était un grand capitaine. (P. 53.)

Terminons notre promenade de l'après-midi, en retournant dans le salon de ce capitaliste où nous avons vu des hommes de tous les partis, de toutes les couleurs; où, avant que l'on allât se mettre à table, la conversation, de grave qu'elle avait été d'abord, était devenue animée, mordante, orageuse, et pouvait faire craindre des querelles sérieuses entre ces hommes qui avaient des opinions si opposées et ne voulaient se faire mutuellement aucune concession.

Revoyez-les maintenant que le champagne a passé sur tous les discours ; ces messieurs sont devenus accommodants, conciliants, optimistes même.

Ce vieux marquis ne nie plus que Napoléon était un grand capitaine.

Cet ancien soldat de l'empire avoue que les Français se battent fort bien à Alger.

L'avocat commence à croire que les républicains de Rome et d'Athènes abusaient de l'ostracisme et des arènes.

L'artiste excuse la mode des habits et des chapeaux ronds : enfin il n'est pas jusqu'à l'ex-préfet qui ne se montre disposé à pardonner au gouvernement, si on lui rendait son emploi.

Et vous, mesdames, n'imitez-vous pas ces messieurs ? Il me semble que maintenant votre parole est plus douce, votre regard moins sévère.

Je vois des conversations fort animées entamées entre les jeunes gens et quelques-unes de ces fières beautés qui, avant le dîner semblaient à peine les connaître, et qui maintenant se sont humanisées.

— Qu'est-ce que tout cela prouve ? allez-vous peut-être me dire.

— Cela prouve, qu'en général, les hommes sont meilleurs après dîner qu'avant. Que leur estomac étant satisfait, ils éprouvent un bien-être qui les rend plus disposés à l'indulgence. Observez ces signes *pathognomoniques*, et faites en sorte d'en tirer parti au profit de la morale.

— Mais, me direz-vous encore, et ceux qui n'ont pas de quoi dîner ?

— Ah ! c'est juste ! ceux-là ont bien le droit d'être de mauvaise humeur ! alors il faut tâcher d'arranger les choses de manière à ce que tout le monde dîne.

FIN DE CHIPOLATA.

PETIT-TRICK LE BRETON

PETIT-TRICK LE BRETON

OU

CE QUI NE SE PERD JAMAIS

Petit Trick était un enfant de la Bretagne, c'est-à-dire qu'il avait la tête chaude, la détermination vive, le génie prompt et le langage parfois un peu rude ; qu'il était courageux et fidèle ; car quel pays a vu naître plus d'hommes que l'on pourrait citer pour leurs nobles sentiments !

Et quand nous parlons de la fidélité, nous n'entendons pas parler ici de l'amour et de ces gentils serments que se font deux amants, mais bien de ce grand, de cet admirable dévouement qui consiste à ne point abandonner ses amis dans le malheur, ses maîtres dans l'exil, ses princes dans l'adversité.

Mais chaque médaille a son revers, ainsi que vous le savez, et d'ailleurs il n'y a rien de parfait dans la nature. Or donc, Petit-Trick devait avoir aussi son mauvais côté, puisque nous l'avons tous;

Petit-Trick était un enfant de la Bretagne. (P. 57.)

on assure même qu'il y a des personnes qui n'en ont point de bon.

Le mauvais côté de Trick, c'était la vanité, c'était une énorme confiance en lui-même, et, par conséquent, une très haute idée de son mérite et la certitude que personne ne pourrait le tromper.

Pauvre garçon !... quelle erreur ! quelle folle illusion ! les plus grands esprits, les hommes de génie même, ont été abusés, dupés comme les hommes les plus vulgaires.

Etre trompée, c'est le sort de la pauvre espèce humaine, et il y a encore des gens qui disent que nous serions très malheureux si nous ne l'étions pas !

Mais Petit-Trick n'avait que quinze ans, et il était Breton ; il faut donc excuser cette grande confiance qu'il avait dans sa sagacité. Nous voyons

chaque jour, dans le monde, des gens que l'âge et l'expérience n'ont point rendus raisonnables ; si l'adolescence avait la sagesse en partage, que resterait-il à la vieillesse ?

Petit-Trick voulut aller à Paris pour tâcher de faire fortune.

C'est une envie fort naturelle ; il est rare qu'elle ne naisse pas chez les personnes que le sort a mal partagées ; et bien des gens riches se conduisent, à cet égard absolument comme ceux qui ne le sont pas.

Jean-Jacques a dit :

« Il faut être heureux, cher Emile ; c'est le premier besoin de l'homme. »

Mais de nos jours, on a fait une variante à la phrase de Rousseau, et l'on dit :

« Il faut être riche. »

Car on pense que sans la fortune il n'y a pas moyen d'être heureux.

Revenons à Petit-Trick.

Ses parents avaient été dans le commerce, mais ils ne s'étaient pas enrichis, et, de plus, ils avaient été souvent dupes d'intrigants et de fripons.

L'adolescent se dit :

— Je serai plus adroit ou plus heureux : je ne me laisserai tromper par personne, et je ferai rapidement mon chemin à Paris.

Un vieil oncle, seul parent qui fût resté à Trick, consentit à l'envoyer dans la capitale de la France, et parvint à obtenir pour lui une place de petit commis chez une espèce de marchand de bric-à-brac.

On donnait au jeune homme le logement dans une soupente, la table, qui était très frugale, et

vingt sous par semaine, sans compter les profits, c'est-à-dire les petits pourboires des chalands chez lesquels on portait des marchandises. L'emploi n'était pas brillant, mais Trick le trouva magnifique. Il remercia son vieil oncle, mit ses effets dans un sac de nuit, et courut se nicher sur l'impériale de la diligence, où une place avait été retenue pour lui.

La figure éveillée, espiègle et ouverte de Trick parut faire une impression très agréable sur un voyageur placé à côté de lui sur l'impériale.

Ce voyageur était loin de ressembler au jeune Breton: sa physionomie rusée, ses yeux petits et fauves, n'annonçaient point la sottise, mais n'inspiraient pas la confiance; enfin, dans sa bouche pincée, serrée, le sourire était railleur et perfide. Croyez-moi, méfiez-vous des bouches pincées, mais n'ayez pas grande confiance dans les autres.

Petit-Trick n'en conta pas moins toutes ses affaires à son compagnon d'impériale, et celui-ci répondit à ce récit par un avis dans lequel il semblait mettre une grande sincérité.

— Jeune homme, vous allez à Paris: prenez bien garde à vous. Dans les capitales, il y a beaucoup de voleurs. A Paris, ils ne manquent pas.

Dans une ville immense, où tant de gens s'éveillent sans savoir comment ils pourront dîner, vous comprenez qu'il doit se commettre beaucoup de vols, d'escroqueries, de filouteries. Les capitales les plus renommées pour les beautés, les agréments, les plaisirs qu'elles renferment, ont le triste privilège d'attirer dans leur enceinte les fripons les plus adroits ; partout où il y a foule, vous pouvez être certain qu'il y a des voleurs :

c'est une affligeante vérité, mais c'est une vérité.

Tenez-vous donc en garde contre tous les tours que l'on voudra vous jouer. Je ne vous parle pas ici des vols à main armée par escalade ou avec effraction, cela rentre dans la série des crimes vulgaires et communs à tous les pays; et ce sont des vols en usage à Paris contre lesquels il faut se munir de prudence.

Le portier qui cause avec une bonne. (P. 62.)

Le Petit-Trick écoutait en souriant son compagnon de voyage et s'écriait de temps à autre :

— Oh ! monsieur, il n'y a pas de danger!... Je ne me laisserai pas attraper, moi... Je parie que je reconnaîtrais un voleur d'une lieue!...

— Ah! vous croyez cela, mon petit ami... voilà une confiance qui pourra vous être funeste. Mais voyons, puisque vous êtes si certain de vous tenir en garde contre les filous, connaissez-vous le vol *au bonjour?* le vol *à l'Américaine?...* Savez-vous ce que c'est que le vol *au pot!*

Petit-Trick ouvrait de grands yeux, puis secouait la tête et s'écriait :

— Ah ! bah ! ce sont des bêtises, tout ça !... des choses qu'on dit aux enfants pour les effrayer,

— Je n'ai nullement le dessein de vous effrayer,

mon jeune ami, je veux éclairer votre inexpérience.

Ecoutez-moi : parmi les vols les plus fréquents à Paris, on signale d'abord celui dit *au bonjour*.

Je vais vous expliquer ce que c'est, cela pourra vous servir dans l'occasion.

Le matin, à Paris, dans une maison souvent habitée par un très grand nombre de locataires, le portier, qui cause avec une bonne, avec un voisin, ou qui prend son lait à la laitière en face, ou qui balaye le fond de sa cour, ou qui donne à manger à sa pie... (à Paris, les portiers ont presque toujours ou une pie, ou un perroquet, ou un chien, ou trois chats). Bref, comme ils sont fort occupés le matin, ils ne font pas toujours attention aux personnes qui entrent dans la maison.

Un industriel s'introduit, il gagne lestement l'escalier, monte en regardant à toutes les portes ; il est bien rare qu'il n'en aperçoive pas une après laquelle on a laissé la clef ; car un garçon qui a veillé tard dit le soir à sa concierge :

— Voilà ma clef; vous la donnerez demain à ma femme de ménage ; je n'ai pas envie de me lever pour aller lui ouvrir.

Le matin, la femme de ménage monte ; mais en descendant pour chercher le café, le petit pain et le pot de crème, elle ne manque pas de laisser la clef dans la serrure. Très souvent les bonnes en font autant ; ou c'est la portière qui est chargée de monter les journaux, et qui oublie la clef à la porte, ou bien encore c'est le locataire lui-même qui lui dit :

— Laissez ma clef en dehors, que je ne sois

pas obligé de me déranger si l'on vient me voir.

Petit-Trick éclate de rire en disant :

— Oh ! je ne serais pas si bête que ça, moi !

— Vous pensez cela ?...

Enfin, l'industriel avise une clef, il s'avance, ouvre fort doucement et pénètre dans l'appartement. Un monsieur est étendu dans son lit et ronfle avec une parfaite sécurité. Il est même libre de rêver qu'il a trouvé une mine d'or ou qu'il a hérité d'un parent millionnaire ; qu'il est nommé sous-préfet ou qu'on lui a envoyé une boîte de confitures de Bar.

Pendant qu'il fait de si jolis rêves, l'industriel décroche lestement une montre, s'empare de l'argent qui est dans un secrétaire, s'éloigne en prenant toutes les précautions possibles pour ne point réveiller le dormeur, sort hardiment de la maison, et passe devant le portier en fredonnant un air de Rossini.

— Ah ! je ne me laisserais pas voler ainsi, moi ; dit Trick, car je suis sûr que je m'éveillerais : j'ai le sommeil très léger, en dormant j'entends trotter une souris.

— Vraiment, mon cher ami ! voilà une faculté dont je vous fais compliment. Mais admettons qu'en entrant dans un appartement, après avoir trouvé la clef sur la porte, l'industriel y rencontre quelqu'un de bien éveillé... Vous croyez que notre voleur est pris... Pas du tout.

— Qui est là ? demande la personne qui entend ouvrir sa porte ou qui voit entrer un inconnu dont la figure ne lui revient pas du tout.

L'industriel feint un air surpris en murmurant.

— Pardon, je demande M. Tchicoff, dentiste ?...

— Connais pas... Il n'y a point de dentistes dans la maison.

— Oh! mille pardons, monsieur; je me serai trompé de numéro... Désolé de vous avoir dérangé !...

Et le voleur disparaît comme un éclair, tandis que le locataire de l'appartement cherche dans sa mémoire s'il a des dentistes pour voisins, en murmurant entre ses dents :

— Tchicoff... c'est un nom russe... Il paraît que la Russie nous envoie aussi des dentistes.

— Monsieur, dit Trick après avoir écouté son compagnon, je verrais tout de suite sur la figure d'un individu si c'est un voleur ; alors je lui sauterais dessus et je l'arrêterais... Ah ! c'est que je ne suis pas poltron, moi !

— Diable ! répond le voyageur en fixant sur l'adolescent ses petits yeux de fouine ; vous croyez que vous reconnaîtriez tout de suite un voleur rien qu'en inspectant sa physionomie ?

— Oui, monsieur.

— Peste ! quel gaillard vous faites !... Allons, je suis bien aise de vous savoir ce talent.

Mais c'est égal, je vous ai appris ce que c'est que le vol *au bonjour*, je veux maintenant vous faire connaître le vol *à l'Américaine*, qui est fort en usage à Paris, où l'on s'étonne cependant qu'il puisse encore trouver des dupes.

— Oh ! ce n'est pas la peine, monsieur.

— Vous savez ce que c'est ?

— Non, monsieur.

— Alors, laissez-moi donc vous le dire.

Le voleur se promène tranquillement dans Paris comme un simple flâneur ; il guette un homme

porteur d'un sac d'argent ; il se place pour cela aux environs du Trésor ou de la Banque : dans ces quartiers-là, les porteurs d'argent sont aussi communs que les omnibus. Le voleur en aperçoit un, il l'accoste, fait semblant d'être étranger et de chercher à changer de l'or contre de l'argent.

Un compère passe, qui feint de vouloir saisir cette occasion de faire une bonne affaire ; de son côté, l'homme qui porte le sac d'argent ne veut pas que cette aubaine lui échappe. On entre dans un cabaret.

Le soi-disant étranger, tout en baragouinant plusieurs langues compte son or contre de l'argent; le compère fait semblant d'aller chercher aussi des écus ; il sort, et ne reparaît pas. L'étranger prétend qu'il lui a emporté une pièce d'or, et court après lui. Ces messieurs ne reviennent pas. L'homme au sac paie la dépense et se rend chez un changeur pour y vendre son or.

Arrivé là, il s'aperçoit qu'on lui a escamoté les bons rouleaux; ceux qui lui restent ne renferment que du plomb ou des sous.

— Mon Dieu ! monsieur, mais tous ces gens-là se laissent attraper trop facilement ; ils n'ont donc affaire qu'à des niais ?

— Voulez-vous que je vous conte d'autres vols en usage à Paris ?

— C'est inutile, monsieur, en voilà bien assez ! J'ai d'ailleurs dans l'idée que les voleurs n'auront pas envie de se frotter à moi.

— Comme vous voudrez, mon cher petit ami.

Le monsieur si officieux n'en dit pas davantage, il se retourne et, pendant le reste du voyage, dort ou fait semblant de dormir. Quant à Trick,

il dort parfaitement bien sur une seule oreille, ce qui est infiniment plus commode que de dormir sur les deux.

On arrive à Paris.

Le compagnon de l'impériale est descendu avant la barrière, après avoir encore dit au petit Trick de se rappeler ses conseils.

Le jeune Breton, à peine dans la grande ville, regarde l'adresse de son marchand de bric-à-brac, et lit :

Monsieur Fripard, rue aux Ours.

Trick se fait indiquer la rue aux Ours ; puis, son sac de nuit sur le dos, court chez M. Fripard. Le marchand de bric-à-brac est un petit vieillard jaune et fripé qui porte depuis seize ans la même redingote, ce qui doit donner une haute idée de son économie. Il reçoit le petit Breton assez sévèrement, et lui dit :

— Tu vas être mon commis ; mais prends garde ! si tu perds quelque chose, si tu te laisses attraper, songe que je retiendrai cela sur tes appointements.

— C'est entendu, répond Trick, et cela ne m'empêchera pas d'amasser.

— Tu vas, sur-le-champ, te mettre à la besogne. Tu tiendras mes livres. On dit que tu écris bien ?

— Oui, monsieur.

— Tu écriras bien serré, afin d'employer moins de papier. Te sers-tu de plumes de fer ?

— Oui, monsieur.

— Très bien ; tu te les fourniras. Mais tu ne vas pas garder ce bel habit pour travailler ?

— Oh ! non, monsieur ! j'ai dans mon paquet une veste et une blouse... Oh ! j'ai tout ce qu'il me faut, je suis bien nippé !

— Alors, endosse tout de suite ta blouse. Tu ne la quitteras que les dimanches, et encore ces jours-là, si tu m'en crois, tu te contenteras de la retourner.

Le petit Trick, tout en se disant que son patron pousse un peu loin l'économie, se met en devoir d'ouvrir son sac de nuit, qu'il a déposé en entrant dans un coin de la boutique.

Tout à coup un cri de stupeur échappe au jeune Breton ; le vieux Fripard en est effrayé ; il se retourne en disant :

— Est-ce que tu aurais cassé quelque chose ici ?

— Non, monsieur, ce n'est pas cela... Mais, tenez... voyez donc mon pauvre sac de nuit où j'avais huit chemises, douze mouchoirs, trois gilets, deux pantalons, deux vestes et une blouse...

Le vieux marchand s'approche et regarde dans le sac de nuit qui ne contenait plus que du son.

— C'est une leçon d'économie que ton oncle aura voulu te donner, dit M. Fripard. Il pense que ce que tu portes sur toi te suffit.

— Oh ! non, monsieur, non ! j'ai fait moi-même mon paquet, et je suis bien sûr que j'avais tout ce que je viens de vous dire... Et plus que du son... Ah ! voilà un papier, il y a quelque chose d'écrit.

Trick ouvre le papier et lit :

« Je vous ai dit de vous tenir en garde contre « les voleurs; vous n'avez pas voulu me croire ; « mais les bons avis que je vous ai donnés valent « bien les effets que contenait votre sac. »

— Ah! le scélérat, le fripon! s'écrie Trick; c'est mon compagnon de voyage qui m'a volé.

Le vieux Fripard fait la grimace en disant:

— Mon bon ami, voilà qui n'annonce pas que vous soyez fort malin, et je ferais peut-être bien de ne point vous prendre chez moi; car je crains que vous ne me laissiez voler aussi, moi!

Trick promet au vieux marchand d'être sans cesse sur ses gardes, de ne jamais avoir confiance en personne, et Fripard consent à le garder chez lui, en disant:

— Heureusement pour vous, votre habit est presque neuf, vous pourrez le porter dix ans comme cela sans le faire retourner.

— Oui, mais j'espère grandir en dix ans et mon habit ne grandira pas, murmure Trick en soupirant.

Par bonheur, le jeune Breton n'avait pas placé son argent dans son sac de nuit. Avec ce qu'il possède, il rachète du linge, et il a bientôt oublié cette première mésaventure.

Le petit Trick passe huit mois dans la boutique du vieux marchand de bric-à-brac, et comme pendant tout ce temps il ne s'était pas laissé attraper une seule fois, sa confiance en lui-même était revenue, et avec elle cette vanité, cette forfanterie qui étaient son mauvais côté.

Cependant le jeune apprenti ne gagnait toujours que quatre francs par mois; c'était bien peu; mais son maître l'obligeait à être économe en ne lui permettant aucune distraction, aucun plaisir.

Un beau matin, un monsieur très bien mis entre dans la boutique du marchand de bric-à-brac, qui

avait alors en étalage un parapluie fort élégant et presque neuf. L'individu examine le parapluie et en demande le prix.

— Trente-six francs, répond M. Fripard, et c'est mon dernier mot. Ce parapluie est d'un taffetas magnifique, le bois en est précieux, il a une petite pomme en écaille avec des incrustations en or. Trente-six francs, c'est pour rien.

— Qu'on le porte chez moi; qu'on me suive, je rentre.

Comme le monsieur a déjà une canne, on trouve assez naturel qu'il ne veuille pas encore se charger d'un parapluie.

D'ailleurs, on peut être fort honnête homme et n'avoir pas toujours trente-six francs dans sa poche pour payer une emplette faite *ex abrupto*.

Le vieux Fripard donne le beau parapluie au petit Trick, mais il lui dit à l'oreille.

— Surtout ne lâche pas cet objet sans en avoir reçu la valeur!

Trick fait un signe de tête affirmatif; il met le parapluie sous son bras et suit le monsieur en disant:

— Vous pouvez être bien tranquille, patron, ce n'est pas moi qu'on attrapera! Je me suis laissé donner du son une fois, c'est vrai; mais si j'avais tenu mon sac pendant tout le voyage,cela ne serait pas arrivé.

Le beau monsieur marche assez longtemps; enfin il s'arrête dans une rue, et au moment d'entrer dans une maison dont la porte cochère est ouverte, il tâte ses poches et s'écrie:

— Ah! diable! j'ai oublié ma tabatière dans votre boutique... Eh! bien certainement. Je

l'avais en sortant; je ne suis entré que chez vous... Je me rappelle fort bien maintenant que j'ai prisé; je l'aurai laissée sur un comptoir. Je tiens beaucoup à ma tabatière, sur laquelle se trouve un fixé de Téniers, qui me vient d'une tante qui m'a servi de mère. Jeune homme, donnez-moi ce parapluie, et veuillez aller me chercher ma tabatière.

Trick devient rouge jusqu'aux oreilles et il serre encore plus fortement le parapluie sous son bras, car il se rappelle la recommandation de son bourgeois.

Le beau monsieur sourit et reprend d'un air gracieux.

— Je devine la cause de votre embarras, jeune homme, vous craignez de me laisser le parapluie sans être payé. Je ne me formalise pas de cette crainte; à Paris, il y a tant de fripons, que l'on fait bien de se tenir en garde, surtout quand on est dans le commerce.

Tenez, mon jeune ami, voici deux pièces de vingt francs, c'est un peu plus que je ne vous dois, mais rapportez-moi ma tabatière, et les quatre francs qui resteront seront pour vous. Voici ma demeure... Vous demanderez M. Breloque; allez, dépêchez-vous, vous me ferez plaisir.

Petit-Trick s'empresse de donner le parapluie. Il prend les pièces qu'on lui présente, et se met à courir, enchanté de gagner en un jour ce qu'il ne gagne ordinairement qu'en un mois, et se promettant déjà de bien se divertir le dimanche suivant avec ses quatre francs.

Il arrive tout joyeux chez son patron, et se met sur-le-champ à fureter dans la boutique, en disant:

— Où est la tabatière de ce monsieur?... Il l'a laissée, il en est sûr... Vous devez avoir trouvé sa tabatière, il y a dessus un petit *attaché* de Téniers.

— Je n'ai rien trouvé! s'écrie le vieux Fripard; mais toi, imbécile, tu n'as plus le parapluie?... Est-ce que malgré ma défense tu aurais livré un objet de trente-six francs sans être payé?... Ah! si tu as fait ce coup-là, je te chasse!

— N'ayez donc pas peur, bourgeois, je ne suis pas un niais, moi! Tenez, voilà quarante francs en deux pièces d'or que ce monsieur m'a données pour vous payer, et le reste sera pour moi si je lui rapporte sa tabatière. Sapristi, je voudrais bien la retrouver pourtant!

Et Trick se met à quatre pattes pour chercher dans tous les coins de la boutique.

Cependant le marchand a pris les deux pièces qu'on lui donne en payement; leur poids lui semble suspect. Il les examine attentivement, les frotte entre ses doigts, pousse un cri de colère et allonge un coup de pied dans le bas du dos de son commis, qui s'obstine à vouloir trouver la tabatière sous les comptoirs.

— Tiens! petit drôle, s'écrie le vieux Fripard: le voilà, ton pourboire! ce sont deux pièces de vingt sous dorées, et même mal dorées, que tu m'apportes. Je suis volé!

Trick reste stupéfait; mais bientôt il sort de la boutique en courant; il se rappelle dans quelle rue, dans quelle maison il a laissé le beau monsieur; il arrive, reconnaît la porte cochère, entre, et demande au portier:

Monsieur Breloque ?

Le portier lui répond:

— Il n'y a jamais eu de Breloque dans la maison.

Trick donne le signalement exact du monsieur et du parapluie. On ne sait pas ce qu'il veut dire.

Le pauvre garçon revient en pleurant chez le vieux Fripard, qui lui dit:

— Tu avais trente-six francs à me remettre pour l'objet vendu, tu m'en as donné deux, reste à trente-quatre. Tu as déjà gagné trente-deux francs chez moi, tu vas me les remettre et t'en aller: c'est quarante sous que je perds, mais j'aime mieux supporter ce *déficit* que de te garder chez moi plus longtemps.

Trick donne ses épargnes et quitte le marchand de bric-à-brac en se demandant ce qu'il va faire.

Le Petit-Trick se rappelle alors que dans ses courses il a fait connaissance avec un jeune homme employé dans un magasin de nouveautés, qui lui a donné son adresse ; il s'empresse d'aller le trouver et lui conte ses malheurs.

Le jeune commis en nouveautés présente Petit-Trick à son patron en lui apprenant la position fâcheuse dans laquelle se trouve le pauvre garçon. Le commerçant consent à prendre Trick chez lui comme surnuméraire.

Voilà donc le jeune Breton placé dans un grand magasin de nouveautés, où il ne regrette pas sa boutique de bric-à-brac. Il se conduit avec tant de zèle, montre tant d'aptitude à l'ouvrage, qu'au bout de six semaines son patron lui alloue douze francs par mois d'appointements.

Douze francs par mois! c'était trois fois plus qu'il ne gagnait chez le vieux Fripard ; Trick ne

doute point qu'il ne soit sur le chemin de la fortune.

Il y a six mois que Petit-Trick est employé dans le magasin de nouveautés, et il n'est pas besoin de dire que sa confiance en lui-même est revenue, et qu'il s'écrie souvent:

— Ah! maintenant je ne conseille à personne d'essayer de m'attraper.

Cependant Trick était surtout chargé de faire les courses et de porter chez les pratiques les étoffes dont elles avaient fait choix.

Un jour, il sort de son magasin, tenant sous son bras deux jolis cachemires français soigneusement enveloppés et ficelés.

Un particulier bien couvert, qui depuis quelque temps suivait le petit commis, ne tarde pas à l'aborder; il baragouine comme s'il était Allemand, Anglais ou Italien; souvent il lui arrive de faire les trois à la fois. Il salue Trick en lui disant:

— Mon bétit monsir, pardon, excuse si che adressais à vo sans connaître, mais moi étrangir, moi bas avoir de connaissances, tarteiff.

Le petit commis se mit à rire en répondant:

— Parbleu! on l'entend bien que vous êtes étranger! vous parlez le français comme un ramoneur.

— Ya... ya..., comme un ra...

— Pardon, bétit monsir; vous il avoir une jolie figure qui inspirait le confiance, et si vous il voulait obliger moi d'une renseignement, che donnerais subito vingt francs per loui!

En achevant ces mots, l'étranger sort de sa poche sa main pleine de pièces de cent sous et de

napoléons, et le petit commis, qui a maintenant l'habitude de toucher de l'or et de l'argent, s'assure que ce ne sont pas des pièces fausses.

Ebloui à la vue de tant d'espèces, et ne demandant pas mieux que de gagner vingt francs, si c'est une manière qui ne soit point répréhensible, Trick s'écrie:

— Quel service désirez-vous de moi, étranger? parlez, et si cela se peut, je suis prêt à vous obliger.

— C'était bien possible, bétit monsir : moi, étrangir, venu à Paris pour m'amuser, voyez-vous, et je m'ennuyais toujours, menberr! moi voudrais que vous il conduise moi à un de ces petits théâtres où l'on joue des farces comiques qui faisaient bien rire... vous comprenir.

— Oui, je comprends! c'est très facile; il ne manque pas à Paris de théâtres où l'on s'amuse. Par exemple le Cirque, Séraphin, Curtius, ou bien les Délassements-Comiques... où je ne suis jamais allé, mais ces messieurs du magasin disent qu'on y donne des petits vaudevilles comme à l'Opéra.

— Très bien, sapremann! che vouloir allir à ce théâtre; voulez-vous conduire moi?

— Avec plaisir; venez.

Petit-Trick se met en marche, l'étranger le suit.

Tout à coup il dit au jeune homme :

— Ecoutez, c'est que je avais sur moi une grosse somme en or que je voudrais cachir et ne pas emporter dans la comédie avec moi... de crainte des voleurs; menez-moi, s'il vous plaît, sur les bords du canal, dans un endroit où il passe peu de monde... Vous allez comprenir pourquoi.

— C'est très facile, dit Trick, le canal est justement derrière les petits théâtres.

On arrive sur le bord de l'eau, dans un endroit où il n'y a pas encore de maisons bâties. L'étranger s'arrête devant un tas de grosses pierres en disant :

— C'est ici que je avais envie pour cachir mon trésor. A i d e z-m o i, bétit monsir.

Trick cède à la fantaisie de l'étranger; il l'aide à cacher une assez forte somme sous des pierres pendant que personne ne passe près d'eux.

Le trésor caché, on se remet en marche.

On approche des boulevards, et le petit commis s'apprête à indiquer à son compagnon le théâtre où il désire se rendre, quand celui-ci s'arrête encore en disant :

Vous parlez le français comme un ramoneur. (P. 73.)

— Permettez, excuse!... Tiaple, che zouis inquiète... Che affre peur qu'on trouve mon trésor.

— Ah! dame! je vous ai prévenu que vous faisiez une imprudence.

— Décidément, je voulais ravoir. Bétit monsir, vous savez où était la cachette ; obligez-moi d'aller chercher et de me rapporter mon trésor, puis je payerai le prix convenu à vous, sapremann !

— Comme vous voudrez ! répond Trick qui s'apprête à courir; mais l'étranger l'arrête en lui disant:

— Une minute ! Vous allez cherchir mon or, mais si ensuite vous plus revenir... Pardon, mais moi, pas connaître vous, et on m'a prévenu qu'à Paris on attrapait beaucoup les étrangirs.

— C'est vrai, répond Trick en riant, on m'a bien attrapé, moi !

— Bétit monsir, lassez à moi cette paquette que vous tenez sous votre bras pour garantie à moi.

Trick réfléchit: les deux châles qu'il porte valent huit cents francs. L'étranger a caché pour mille francs en or, il donne le paquet en s'écriant:

— C'est juste, gardez cela et attendez-moi... Oh ! je ne serai pas longtemps.

Petit-Trick se met à courir. Il arrive sur les bords du canal, reconnaît l'endroit où il a aidé à cacher le trésor ; il dérange la pierre, il fouille... il n'y a plus rien. Un compère a déjà enlevé la somme, et bétit monsir, après avoir remué toutes les pierres voisines, court à l'endroit où il a laissé l'homme au baragouin, et, comme de raison, ne retrouve plus son étranger.

Le pauvre garçon s'en revient en pleurant à son magasin. Ses camarades lui apprennent qu'il a été victime du vol *au pot*, et son patron le met à la porte.

Petit-Trick s'en retourne alors près de son vieil oncle en se disant:

J'en ai assez de Paris!... Ah! quelle vilaine ville... quel amas de boue, de crotte, de monde, de voitures, d'omnibus, de marchands, de gamins, de floueurs, de blagueurs, de voleurs... Je vais m'en retourner auprès de mon vieil oncle, dans mon beau et bon pays de Bretagne!... Là, du moins, on sait à qui l'on a affaire; on n'est pas sans cesse exposé à commettre des bévues! et avec de l'esprit, on n'est pas obligé de se tenir sans cesse sur ses gardes, ce qui est très fatigant, même pour les gens les plus fins!

Vous voyez que le jeune Trick, malgré tout ce qui lui était arrivé, n'était pas encore bien guéri de sa bonne opinion de lui-même; dans sa colère, il s'en prenait à la grande ville, et rejetait sur elle les fautes qu'il avait commises. Mais c'est assez notre ordinaire: nous ne voulons jamais avouer que nous avons eu tort, à moins que nous n'ayons vraiment beaucoup d'esprit et de mérite; dans ce cas-là nous convenons franchement de nos erreurs, parce que nous ne craignons pas que cela nous fasse passer pour un sot.

Lorsque Petit-Trick fut de retour dans sa Bretagne chérie, il ne raconta pas à son vieil oncle comment les choses s'étaient passées pour lui à Paris; il se présenta comme une victime des événements, des circonstances. Le vieil oncle le crut ou eut l'air de le croire, ce qui revient absolument au même. Puis, dix-huit mois après le retour de son neveu, le vieillard mourut, en nommant Trick son seul héritier.

Or, il advint que ce vieil oncle, qui avait vécu toujours très modestement, et que par cette raison on croyait peu fortuné, laissait au Petit-Trick

une fortune très ronde, très confortabe en bons billets de banque et en pièces d'or qu'il avait entassés au fond d'une cassette.

A la vérité, les pièces d'or étaient à différentes effigies; il y avait des *louis*, avec le portrait du malheureux Louis XVI, puis il y avait des pièces de vingt francs frappées sous la république, puis des napoléons, puis des Charles X, puis des Louis XVIII, etc.

De toutes ces pièces d'or, celles que Petit-Trick semblait le plus affectionner, c'étaient celles qui portaient l'effigie de Louis XVI, était-ce comme Breton, par suite de l'attachement qu'il portait à cette dynastie? était-ce parce que la pièce valait vingt-quatre livres, tandis que les autres ne valaient que vingt francs?... Voilà ce que nous n'avons jamais bien su... il y a tant de choses dans ce monde que l'on ne sait jamais bien!

Voilà donc Trick qui se trouve, à l'âge de dix-huit ans, libre de ses actions et possesseur d'une assez jolie fortune.

C'était plus que jamais le cas de ne point se laisser attraper.

Pour ne point être attrapé, savez-vous à quoi pensa Trick?... Je vous le donne en cent... je vous le donne en mille...

Mais, comme je vois bien que vous ne devineriez pas, je préfère vous le dire tout de suite: il pensa à prendre une femme... En voilà une idée! Certainement, la femme est la créature la plus jolie, la plus séduisante, la plus provoquante que l'on puisse rencontrer sur la terre, du moins je n'ai encore trouvé rien de mieux, et je pense qu'on sera généralement de mon avis: mais c'est juste-

ment parce que la femme possède tant d'attraits, tant de charmes, qu'à dix-huit ans c'est une folie de penser à se marier, à s'enchaîner... et surtout lorsqu'on n'a pas encore connu l'amour. L'hymen demande de l'expérience, beaucoup d'expérience... du côté du mari, s'entend !

— Et pourquoi seulement du côté du mari? vont s'écrier les dames.

— Ah ! mesdames, c'est que si vous aviez aussi de l'expérience, vous ne voudriez probablement pas de nous.

Trick se dit:

Je vais me choisir une petite femme capable de faire mon bonheur... Oh ! je sais ce qu'il me faut... je ne m'y tromperai pas.

Je suis gai, je dois prendre une femme rieuse; j'ai de l'esprit, je ne ferai pas la bêtise de me marier avec une sotte; je suis fin, il faut que mon épouse soit pétrie de malice; j'aime assez la table, je veux une femme qui ait un bon estomac; j'aime la musique, il faut que ma compagne chante et qu'elle ait l'oreille juste; enfin, je suis bien bâti et assez gentil de figure, il est indispensable que ma moitié soit bien faite et jolie, pour que nos enfants soient des petits amours.

Vous voyez que le jeune Trick était partisan de l'*homéopathie*. Il y a des personnes qui croient qu'en mariage les contrastes vont beaucoup mieux que les ressemblances. Il est certain, par exemple, que si vous mariez ensemble deux entêtés, ils passeront leur journée à se disputer sans vouloir jamais céder.

Deux personnes bavardes auront beaucoup de peine à s'accorder. Deux époux colères ou empor-

tés briseront tout chez eux; deux gourmands se disputeront le même morceau.

Mais si vous mariez la vivacité avec la nonchalance, l'esprit avec la sottise, l'avarice avec la prodigalité, la gaieté avec la tristesse, il en résultera une union où il y aura nécessairement incompatibilité d'humeur.

C'est fort embarrassant.

Revenons à Trick, qui n'était jamais embarrassé, comme tous les gens qui ont une grande confiance en eux.

A dix-huit ans M. Trick se flatte de connaître les femmes !... Quelle fatuité ! nous avons tant de gens qui vivent et meurent sans les avoir jamais comprises. Les philosophes, les savants, les sages, les gens d'esprit et les hommes à bonnes fortunes ont déjà dit ou écrit tant de choses sur les femmes, et la plupart de leurs opinions se contredisent entre elles ; ce qui fait qu'après avoir consulté lu ou médité tous ces gens-là, on n'en est pas plus avancé.

Mais le jeune Trick se croyait plus avancé que tout le monde, quoiqu'il n'eût consulté ni *Caton*, ni *Origène*, ni *Tertullien*, ni *saint Bernard*, ni *Catulle*, ni *Juvénal*, ni *Virgile*, ni *Confucius*, ni *Tibulle*, ni *Voltaire*, ni *La Fontaine*, ni *Boileau*... il était certain de bien choisir.

Or, dans les environs de sa demeure, Trick avait avisé une jeune personne qui pouvait bien être de son âge. C'était une brune piquante, à l'œil noir et velouté, aux longs cils, aux sourcils bien fournis et bien arqués ; toute sa personne respirait la gaieté, le plaisir, la malice et la coquetterie ; sa taille, fine, élancée et souple en même temps,

semblait annoncer les plus heureuses dispositions pour tous les exercices du corps : c'est une chose fort à considérer dans la personne avec laquelle on veut se marier. D'une humeur vive, enjouée, folâtre, mademoiselle Pélagie (c'était le nom de la jeune fille) avait tout ce qui peut charmer, séduire au premier coup d'œil. Sans doute, il ne faut pas épouser une femme rien que sur l'effet produit par le premier coup d'œil...

On se dit cela quand on est raisonnable ; mais ce dangereux premier coup d'œil fait presque toujours des siennes, et on n'efface pas facilement les impressions qu'il a faites.

Mademoiselle Pélagie vivait chez une vieille tante paralytique. C'est une bien faible garde pour une jeune fille qu'une tante qui ne peut pas bouger de son fauteuil. Mademoiselle Pélagie laissait assez souvent sa tante aux soins d'une domestique, et allait se promener seule dans la campagne, soit à pied, soit à cheval : la jeune personne montait à cheval comme une élève de *Baucher* ou de *Franconi ;* elle chassait souvent aux petits oiseaux, et elle fumait des cigarettes.

Trick avait remarqué tout cela, et il était dans le ravissement.

Après avoir longtemps suivi des yeux et des pieds mademoiselle Pélagie, Trick l'aborda un jour à l'entrée du petit bois, où elle venait de mettre pied à terre pour laisser souffler son cheval.

Le jeune homme s'approche de la séduisante amazone, en lui disant :

— Excusez ma témérité, mademoiselle, mais il y a bien longtemps que je désire faire connais-

sance avec vous. Je me nomme Trick, et j'habite une propriété de votre voisinage.

Mademoiselle Pélagie connaissait fort bien Petit-Trick ; elle s'était aperçue que depuis longtemps il la suivait partout, qu'il était sans cesse sur ses pas, et elle en devinait parfaitement le motif.

Quelle est la femme, la dame, la veuve, la demoiselle, la jeune personne qui ne voit pas quand elle a fait une conquête... à moins, cependant, d'avoir affaire à ces amoureux timides qui ne vous suivent que de fort loin, qui ne vous regardent qu'à la dérobée et n'osent pas vous toucher le bout du doigt.

Mais cette espèce d'amoureux est devenue très rare ; il y a même tout lieu de croire que la graine en est tout à fait perdue.

Mademoiselle Pélagie fait au jeune Trick un sourire fort encourageant, et lui répond :

— Vous n'êtes point un inconnu pour moi, monsieur ; je sais que vous êtes mon voisin, je vous ai aperçu plusieurs fois en me promenant.

— Mademoiselle, ce que je vais vous dire vous semblera peut-être bien prompt, bien hardi ; mais quand il s'agit du bonheur, j'ai toujours pensé qu'on devait aller vite.

— C'est aussi mon avis, monsieur ; parlez donc, ne craignez pas de vous expliquer.

— Mademoiselle, depuis que j'ai hérité de mon oncle, il ne me manque plus qu'une chose pour être entièrement heureux.

— Quelle est donc cette chose, monsieur ?

— C'est une femme, mademoiselle.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur .

un homme sans femme doit être un corps sans âme.

Le jeune Trick aurait pu trouver cette réflexion un peu décolletée, surtout dans la bouche d'une demoiselle; mais loin de cela il fut enthousiasmé de cette réponse, et s'écria :

—Vous parlez comme un ange, made-

Vous parlez comme un ange, mademoiselle. (P. 83.)

moiselle. Oui, je suis le corps... qui cherche une âme... Voulez-vous être la mienne, ravissante Pélagie; ou, pour parler sans figure, voulez-vous être ma femme?... Je mets mon nom, ma personne et ma fortune à vos pieds.

Pélagie regarde le jeune homme d'un air qu'on pouvait interpréter de différentes manières; elle répond enfin :

— Vous êtes donc amoureux de moi ?

— Comme un fou...

— Depuis longtemps ?

— Depuis six semaines.

— Et vous me le dites seulement aujourd'hui... vous y avez mis de la réflexion !

— C'est que je n'osais pas.

— Ah ! ah ! ah ! un homme timide me fait l'effet d'un cheval boiteux !... pour peu que vous vous abandonniez à lui, vous pouvez être certain qu'il vous jettera par terre.

Trick trouve encore cette réflexion charmante, et il répond :

— Mademoiselle, je ne suis pas boiteux ; confiez-vous à moi, je ne vous laisserai pas tomber. Accueillez-vous ma demande... me permettez-vous d'espérer ?

— Vous pouvez toujours espérer : cela ne fait jamais de mal. Quant à vous prendre pour mari... c'est possible... Cependant,il faut que je connaisse d'abord votre caractère, que je sache si enfin vous me convenez...

Montez-vous à cheval ?

— Un peu, mademoiselle.

— Vous allez monter en croupe derrière moi, nous verrons comment vous savez vous tenir.

Et sans attendre la réponse de Trick, mademoiselle Pélagie saute lestement sur son coursier. Le jeune homme met beaucoup plus de temps à grimper derrière elle; enfin, il est placé sur la croupe du cheval.

— Tenez moi bien, dit Pélagie ; mais je vous préviens que j'aime à aller vite.

— Oh ! mademoiselle, répond Trick en enlaçant

la taille mignonne et voluptueuse de l'amazone, allez le trot, allez le galop ! allez comme vous voudrez... ventre à terre même ! je serai trop heureux de chevaucher avec vous.

Pélagie a donné un coup de cravache à son cheval, qui s'élance sur la route avec la rapidité de l'éclair.

Trick serrait la cavalière, mais, malgré cela, il faisait sur la croupe des bonds, des sauts qui lui faisaient faire de singulières grimaces. Bientôt le coursier de mademoiselle Pélagie, peu habitué à porter deux personnes, se mit à faire le saut de mouton ; et Trick, qui ne s'attendait pas à ce nouveau genre d'exercice, lâcha sa partenaire et roula sur la poussière.

— Vous n'êtes pas fort ! dit Pélagie en riant, mais je vous donnerai des leçons...

Avez-vous un cheval ?

— Non, mademoiselle.

— Il faut en acheter un bien beau, bien vif, bien dressé, que vous m'offrirez, et moi je vous donnerai celui-ci qui ne fait jamais le saut de mouton quand il ne porte qu'une seule personne.

Le lendemain Trick offrait à la belle amazone un fort joli cheval.

Deux jours après, mademoiselle Pélagie se faisait donner par Trick un beau collier en perles ; quelques jours après, des boucles d'oreilles en diamants.

La jeune fille avait infiniment de fantaisies, et elle s'écriait :

— Pour me plaire il faut avant tout contenter mes caprices ; je ne croirai jamais à l'amour d'un homme qui ne satisferait pas tous mes goûts.

— Elle doit être certaine que je l'aime, se disait Trick, car je m'empresse de lui offrir tout ce qu'elle paraît désirer. Mais je suis bien certain qu'elle en est bien reconnaissante. et que de son côté elle est folle de moi.

Et Trick disait ensuite à Pélagie :

— Quel jour nous marions-nous ?

Et celle-ci lui répondait :

— Bientôt ! mais je veux encore étudier votre caractère.

La seule chose qui déplaisait à Trick, c'est que mademoiselle Pélagie recevait chez elle beaucoup trop de jeunes gens.

— Si ce sont des amoureux, disait Trick à la jeune fille, pourquoi ne les renvoyez-vous pas... car, enfin, puisque je vous plais, ils ne vous plaisent point ?

Ce raisonnement était entièrement dépourvu de justesse, car tous les jours beaucoup de personnes nous plaisent en même temps ; aussi Pélagie se contentait de répondre en riant :

— Ces jeunes gens viennent voir ma tante, elle aime la compagnie... et cela lui fait plaisir de recevoir du monde ; je suis trop bonne nièce pour l'en priver.

Mais un beau matin, Trick eut l'idée de se lever plus tôt que de coutume pour voir lever le soleil ; et voilà qu'en se promenant dans un bois assez touffu, il aperçut, derirère un taillis, mademoiselle Pélagie avec un beau jeune homme, regardant aussi lever le soleil et une foule d'autres choses !

Trick devint blanc, jaune, rouge et bleu, de dépit d'avoir été dupé; quant à la jeune amazone, elle se contenta de rire en disant :

— Ah ! vous guettez les gens !... décidément je ne veux pas vous épouser, vous êtes trop méfiant. et puis vous ne savez pas vous tenir à cheval.

— J'en suis pour mes présents, se dit Trick en s'en retournant chez lui. C'est encore bien heureux que j'aie vue cela avant d'être son mari. Allons, je me suis trompé...Je croyais cette jeune fille un peu libre dans ses actions, mais je commence à voir qu'elle l'est trop. C'est la faute de sa tante qui est paralytique. Je ne m'adresserai plus à une demoiselle dont les parents seraient impotents. Comme c'est heureux que je me sois levé de bonne heure ce matin ! Je chercherai une autre femme ; mais cette fois je ne me laisserai pas attraper, je m'adresserai mieux... Décidément mademoiselle Pélagie était trop évaporée et ses manières se ressentaient de son habitude de monter à cheval, elles étaient fort cavalières. Une femme timide et modeste vaut mieux.

Oh ! je trouverai ce qu'il me faut... Tâchons seulement de le trouver bien vite...

Le jeune Trick était pressé de former le lien conjugal : il voyait le bonheur dans l'hymen ; il pensait ce que Voltaire a écrit :

..... Le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos âmes,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.

Cependant mademoiselle Pélagie s'y était prise d'une singulière façon pour corriger le *levain* du Petit-Trick !... Mais à dix-huit ans on oublie vite une mésaventure.

Bientôt le jeune homme apprit que dans une jolie maison bourgeoise habitée par de vieux rentiers, il y avait une demoiselle à marier, et que cette demoiselle, que l'on citait pour sa grâce et sa vertu, passait aussi pour un modèle de vertu.

Trick se rend hardiment un jour chez les époux Romorantin ; il se présente comme voisin qui désire lier connaissance, et il voit pour la première fois mademoiselle Séraphinette.

Figurez-vous une blonde aux yeux bleus, à la bouche petite et pincée, un front modeste, sur lequel de beaux cheveux retombent en grosses boucles, tandis que d'autres descendent plus bas et caressent un cou et des épaules d'une éclatante blancheur ; enfin figurez-vous une jeune personne toute mignonne, toute mince, un pied petit, cambré, étroit ; à la démarche pudique et décente ; qui baisse les yeux quand on la regarde,qui rougit quand on lui parle, qui se trouble quand il faut qu'elle réponde, et vous aurez une idée de ce qu'était mademoiselle Séraphinette.

En contemplant la fille du vieux rentier, Trick se sent sur-le-champ épris, charmé, séduit, enflammé.

Vous trouverez peut-être que Trick prenait feu bien vite ; je vous répondrai qu'il n'avait alors que dix-huit ans et demi, et qu'à cet âge un homme est bien mal conformé s'il ne s'enflamme pas aussi vite qu'un paquet d'allumettes. Que, d'ailleurs, un homme doit toujours prendre feu à l'aspect de la beauté ; que Dieu l'a créé pour cela... Demandez aux dames ce que c'est qu'un homme qui ne s'enflamme plus ?... Quelque chose de bien peu amusant en société.

Trick se dit :

Voilà la femme qu'il me faut !... de la candeur, de la modestie, de la douceur, de la retenue... des yeux presque toujours baissés ! quelle différence avec cette perfide Pélagie, dont la prunelle avait l'air de vouloir percer jusque sous mon gilet et qui se donnait en marchant un petit genre de cavalier qui ressemblait beaucoup au cancan que j'ai vu danser à Paris. J'épouserai cette jeune fille...

J'aime à croire qu'elle m'agréera ; elle ne m'a pas regardé en face... mais je crois qu'elle m'a un peu examiné de profil. Ensuite, elle a l'air si obéissant, si soumis devant ses parents, que, dès que ceux-ci lui diront : Vous allez devenir madame Trick, je gage qu'elle répondra :

— Avec plaisir, papa; quand vous voudrez, maman.

Trick s'empresse de faire sa demande aux parents.

M. Romorantin était un grand vieillard maigre, jaune, sec, qui avait beaucoup de ressemblance avec un corbeau ; madame son épouse était une petite femme un peu bossue et très bancale, qui aurait pu représenter la fée Carabosse.

Les parents de Séraphinette firent beaucoup de questions au jeune Trick sur sa position, sa fortune, puis ils lui permirent d'espérer et lui dirent : En attendant nous irons chez vous pour nous assurer de votre position.

Trick accueille avec joie cette proposition.

Il invite la famille Romorantin à regarder sa maison comme la sienne et à venir dîner chez lui le plus souvent possible.

Il faut dire que le vieux monsieur qui ressemblait à un corbeau avait un penchant très prononcé pour la table, et que madame Carabosse, son épouse, était, malgré son âge, d'une coquetterie extraordinaire.

M. Romorantin vient donc s'installer chez Trick; il s'y met à table à midi et y reste jusqu'au moment de rentrer se coucher, encore est-on obligé de le reconduire, quelquefois même de le porter chez lui, parce que ses jambes lui refusent tout service.

Quant à madame Romorantin pour être bien venu d'elle, il faut que chaque jour le jeune Trick lui apporte quelque parure ; quelque bijou, quelque colifichet à la mode.

Mais aussi Trick a quelquefois la permission de faire un tour de jardin en tête à tête avec mademoselle Séraphinette ; c'était une grande faveur, car la vieille coquette disait souvent :

Le vieux monsieur ressemblait à un corbeau. (P. 90).

— Ma fille a été élevée avec un soin bien rare maintenant. Elle a reçu une éducation superbe, mais elle a pris toutes ses leçons sous nos yeux! Nous ne l'aurions pas laissée seule avec un professeur lors même qu'il aurait eu quatre-vingt-dix ans. Séraphinette est musicienne, peintre: elle connaît la géographie, la géométrie, l'algèbre, l'astronomie... Oh! elle est très forte sur

l'astronomie! il n'y a pas une seule étoile dans le ciel qu'elle ne connaisse sur le bout de son doigt... Elle serait même devenue capable de prédire les éclipses et les comètes. Mais comme son professeur était un joli garçon, j'ai pensé qu'elle savait assez d'astronomie et qu'il ne fallait pas pousser cette science plus loin. Notre fille est un trésor ; il faut se rendre digne de la posséder.

Trick ne néglige rien pour qu'on lui adjuge le trésor ; il laisse le vieux Romorantin se soûler tous les jours avec les meilleurs vins de sa cave ; il se ruine en présents près de madame Carabosse, et on lui promet enfin Séraphinette et on lui permet de lui déclarer son amour.

Quand Trick dit à la modeste petite blonde qu'il l'adore et qu'il va devenir son époux, celle-ci se contente de baisser les yeux et de faire la révérence en répondant :

— Comme vous voudrez, monsieur.

Ce « comme vous voudrez » paraît assez vague au jeune homme qui reprend, en cherchant à faire passer dans sa voix tout l'amour qu'il éprouve :

— Mais, mademoiselle est-ce que cela ne vous fera pas plaisir aussi... à vous ?

— Oh ! moi, monsieur, ça m'est égal.

— Ah cela vous est égal de vous marier... Vous n'avez donc aucun penchant pour moi ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Ah ! vous ne savez pas si vous m'aimez ?

— Oh ! moi, j'aime tout le monde, monsieur.

Au lieu de trouver cette réponse peu rassurante dans une future épouse, Trick y voit l'expression de l'innocence portée à son plus haut degré ; il saute de joie... il sauterait au cou de

Séraphinette s'il l'osait ; mais il se contente de lui baiser la main respectueusement, en lui disant :

— Mademoiselle, vous serez la crème des épouses et moi celle des maris !

Trick ne calcule pas que d'une telle union il pouvait résulter un fromage. Il est au comble de ses vœux. Le même jour il fait un cadeau magnifique à la vieille bossue, qui lui dit :

— Vous serez mon gendre la semaine prochaine.

Et le soir il rapporte chez lui son futur beau-père qui ne lui dit rien, mais qui l'embrasse, en le quittant, d'une façon toute pathétique.

Au moment de rentrer chez lui, Trick s'aperçoit qu'il a gardé dans sa poche la clef qui ferme la grille du jardin de son futur beau-père. Alors une idée lui vient à l'esprit, il se dit :

— Maintenant le vieux Romorantin ronfle, et probablement sa femme en fait autant, si je retournais chez eux... la fenêtre de mademoiselle Séraphinette donne sur le jardin... et elle est au rez-de-chaussée... La jeune fille ne doit pas encore être endormie... je frapperai doucement au carreau, elle ouvrira et nous causerons un peu, moi dans le jardin, et elle à sa fenêtre ; ce sera fort décent, et après tout, puisque dans huit jours je serai le mari de cette belle enfant, il n'y a pas grand mal à ce que j'aille un peu causer avec elle au clair de lune... justement le temps est superbe et on voit presque aussi clair qu'en plein midi.

Trick retourne donc vers la demeure de la famille Romorantin. A l'aide de la clef qu'il possède, il ouvre la grille et se trouve bientôt dans l'intérieur du jardin ; ce jardin qui précédait la maison, était assez considérable : il y avait une pe-

louse, un parterre, un potager, puis enfin une partie était arrangée à l'anglaise ; c'est-à-dire qu'elle renfermait des bosquets, des allées tortueuses, touffues, et mille petits détours qui étaient presque des labyrinthes.

En traversant cette partie du jardin, Trick crut entendre parler près de lui. Il s'arrêta : le bruit partait d'un bosquet de lilas qui se trouvait alors éclairé par la lune, Trick, au contraire, se trouvant dans l'obscurité ne pouvait craindre d'être vu. Un son qui ressemblait beaucoup à celui de plusieurs baisers se succédant avec rapidité avait fort intrigué notre jeune amoureux qui, écartant doucement le feuillage, aperçoit alors mademoiselle Séraphinette assise fort près d'un beau garçon, lequel, tout en l'enlaçant dans ses bras, lui disait :

— Je t'ai fait connaître à peu près toutes les planètes, la Grande Ourse, Vénus, le Berger, les Trois Rois et une foule d'autres qui n'ont pas l'éclat de tes yeux ; maintenant, ô ma douce amie, laisse-moi faire avec toi des études sur la lune ; je suis bien aise que l'imbécile que tu vas épouser n'ait plus rien à t'apprendre en fait d'astronomie !

Et aussitôt le beau professeur commença à se livrer à l'étude avec sa jeune élève, qui se montrait d'une extrême docilité et paraissait avoir le plus vif désir de devenir savante.

Trick est un moment pétrifié en voyant un quartier de la lune sur laquelle le professeur dirigeait ses études ; mais bientôt il prend son parti, laisse échapper un grand éclat de rire et s'éloigne en chantant :

As-tu vu la lune, mon gas ?

et le lendemain il met à la porte le vieux corbeau qui venait encore pour se griser chez lui.

Cependant ces deux aventures avaient un peu abattu la vanité du jeune Trick, il était bien obligé de s'avouer à lui-même qu'il avait été encore attrapé et qu'il n'était pas aussi connaisseur en femmes qu'il l'avait pensé.

S'il eût été tout à fait franc, il se serait dit qu'il ne se connaissait à rien.

Un autre s'en serait tenu là et aurait renoncé à l'idée de se marier. Mais Trick tenait beaucoup à l'être, et l'on dit qu'on ne peut pas fuir sa destinée.

Ayant un jour rencontré dans le monde une jeune veuve assez laide, mais qui avait soi-disant rendu son défunt très heureux... Trick se présenta, se proposa; on l'agréa, et au bout de quinze jours il épousa.

— Parbleu ! se dit Trick le lendemain de ses noces, j'ai fort bien fait de prendre une femme qui n'est pas belle, je serai du moins tranquille du côté de sa fidélité ; je sais bien qu'il est assez fâcheux d'être obligé de prendre un laideron pour n'avoir pas peur d'être cocu, mais après tout on s'habitue à la figure, tandis que je ne me serais jamais habitué à être attrapé.

Deux mois après son mariage, Trick, descendant par hasard à sa cave, où il n'allait jamais, y surprit sa femme en conversation extrêmement criminelle avec un voisin qui s'était offert pour venir lui boucher ses bouteilles.

— Sapristi ! se dit Trick en se frappant le front, puisque je ne pouvais pas éviter cela, j'aurais tout aussi bien fait alors de la prendre jolie !

Et Trick, laissant là sa femme, s'en fut vivre tout seul dans un petit coin de la terre, en se disant :

— Je ne verrai plus personne, je n'aurai plus affaire à personne... comme cela, ce serait bien le diable si j'étais encore attrapé.

Trick y mettait de l'entêtement. Il ne voulait pas comprendre que dans ce bas monde les gens les plus heureux sont ceux qui se laissent le plus facilement attraper.

Vanitas vanitatum et omnia vanitas !

FIN DE PETIT-TRICK LE BRETON.

UN PARISIEN

DANS L'ANDALOUSIE

UN PARISIEN

DANS L'ANDALOUSIE

— Ah ! qu'elles sont belles, qu'elles sont séduisantes, agaçantes, voluptueuses, les femmes de l'Andalousie ! C'est là qu'il faut être aimé pour connaître toutes les jouissances de l'amour, pour savoir jusqu'à quel point une femme peut porter cette passion !... Là, tout se réunit pour nous enivrer : un climat brûlant, un ciel pur, un air embaumé du parfum des fleurs, des plantes aromatiques que la terre y produit en abondance. Des nuits courtes et tièdes, des refrains piquants et mélodieux ; tout, jusqu'au costume des habitants, qui est à la fois gracieux et pittoresque ; oui, tout dispose notre âme aux plus tendres sentiments. Ah ! mon ami, figure-toi une jeune Andalouse... Je ne te parle pas de celles qui habitent les villes ; d'abord leur costume est presque toujours noir, ce qui est moins gai, ensuite elles sont trop soumises aux lois de l'étiquette pour se

livrer, du moins devant le monde, à leur aimable naturel ; je te veux faire connaître une fille des montagnes, une paysanne de l'Andalousie... Celles-là ne sont point lourdes, gauches, empesées comme nos paysannes des environs de Paris. Le sang brûlant qui circule dans leurs veines donne à leurs yeux noirs une expression que je ne puis te peindre ; il y a tout à la fois de l'esprit, de l'amour, de la vivacité et de la langueur dans les regards qu'elles nous jettent. Tous leurs mouvements ont de la grâce, et cette résille qui entoure leurs cheveux, ce jupon court, bariolé de vives couleurs, qui laisse voir une jambe séduisante, terminée par un pied mignon... Ce corset qui dessine parfaitement une taille bien prise... Enfin, mon cher, il n'y a pas moyen d'y résister; et puisque tu veux faire un voyage d'agrément pour t'instruire et oublier une maîtresse volage, crois-moi, rends-toi dans l'Andalousie... Là, tu trouveras des femmes qui te feront bien vite perdre le souvenir de celle qui a trahi les serments qu'elle t'avait faits.

Ce discours était adressé à un de nos Parisiens, beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, par un monsieur un peu plus âgé qui était petit, gros et laid. C'était en se promenant sur le boulevard des Italiens que ces messieurs faisaient la conversation.

Le beau jeune homme, qui avait écouté son compagnon sans l'interrompre, s'écrie enfin :

— Quoi ! vraiment, tu veux que j'aille faire la cour aux paysannes de l'Andalousie ? — Je ne te dis pas que je le veuille; mais puisque tu vas voyager, pourquoi n'irais-tu pas ? — Et tu as

fait des conquêtes dans ce pays-là, toi, Germilly? — Oui, mon ami, nulle part je n'ai été aussi heureux !... Oh ! charmantes Andalouses ! pourquoi ai-je été forcé de vous quitter pour revenir en France !... C'est étonnant comme ces femmes-là m'aimaient ! — Il est certain que cela doit me donner de l'espoir. Oui, les Françaises sont trop coquettes, trop volages !... Me tromper... m'être infidèle !... je suis d'une colère !... — Je le conçois, toi qui as l'habitude de ne pas être prévenu. — Décidément, je vais quitter Paris... et pour longtemps. — Et tu iras dans l'Andalousie ? — C'est possible.

Quelques semaines après cette conversation, notre Parisien, qui se nommait Frédéric Dernange, se promenait dans les rues de Cordoue, admirant les hardis édifices de cette ville, dont les Maures furent longtemps possesseurs : ville curieuse, bizarre, magnifique et sale, patrie des deux Sénèque, de Lucain, et des meilleurs chevaux d'Espagne. Frédéric ne s'était pas rendu dans l'Andalousie précisément à cause de la conversation qu'il avait eue à Paris sur le boulevard des Italiens avec le gros et laid Germilly ; une affaire d'intérêt, qu'il pouvait terminer lui-même mieux que des gens de loi, l'avait engagé à se rendre à Cordoue ; mais peut-être aussi se serait-il dispensé de faire son voyage si les discours de son ami n'eussent piqué sa curiosité.

Frédéric, jeune, riche, aimable, aimait passionnément les dames. Près d'elles il avait obtenu de nombreux succès ; il les avait trompées... C'est presque indispensable, il faut bien en tromper beaucoup pour en aimer plusieurs. Mais sa der-

nière maîtresse s'était permis d'être infidèle avant lui et Frédéric, furieux qu'on lui fît une fois ce qu'il avait fait si souvent, avait pris en haine ses charmantes compatriotes et s'était dit :

— Je voyagerai, j'irai loin de Paris chercher une femme qui sache véritablement aimer.

Ce monsieur était évidemment de mauvaise humeur lorsqu'il avait dit cela.

Frédéric eut bientôt terminé l'affaire qu'il avait à traiter à Cordoue. Il lui avait semblé qu'on n'y était pas plus fidèle qu'à Paris : il s'ennuyait de faire la conversation autour d'un *brasero*, il résolut de voir le pays, et se rendit à Andujar. Tout en parcourant les dix lieues qui séparent ces deux villes, il admirait les belles campagnes, les sites enchanteurs de l'Andalousie, pays riche, fertile, où tout vient avec profusion, et nommé à juste titre l'écurie, la cave et le grenier de l'Espagne.

Mais le jeune Parisien ne voulait pas se borner à admirer la végétation. Il trouvait fort agréable de se promener dans des bois d'orangers et de citronniers, cependant il y cherchait quelque chose qu'il n'avait pas encore rencontré ; c'était une femme plus jolie, plus séduisante, plus gracieuse que celles qu'il avait laissées à Paris. Il avait vu souvent sur sa route de fort agréables figures, mais ce n'était point encore là ce que le gros Germilly lui avait annoncé.

Après un court séjour à Andujar, Frédéric se résout à parcourir les environs, non pas en voiture, comme un voyageur nonchalant, mais dans la seule compagnie d'un muletier, guide commode et que l'on quitte à volonté quand on désire s'arrêter quelque part.

C'était un grand et réjoui compère qui servait de guide à Frédéric ; un jeune homme au teint brun, aux yeux noirs et vifs, aux manières lestes et hardies, un véritable muletier de La Fontaine ; chantant la *canzonetta*, caressant sa mule, la flattant, lui adressant les noms les plus doux, puis humant avec délices un petit cigare que lui-même venait de faire en roulant entre ses doigts des feuilles de tabac dans de petites bandelettes de papier. Les mules, dont la tête était surmontée d'un beau plumet, semblaient mettre de l'orgueil à balancer leur coiffure, et un nombre infini de petites sonnettes attachées au cou de l'animal se mettaient alors en mouvement et faisaient un accompagnement aux chants du muletier.

On suivait les bords du Guadalquivir, laissant les mules hâter ou ralentir leur marche, suivant leur caprice. Frédéric admirait les sites délicieux qui s'offraient à sa vue : ce doux climat lui semblait fait pour des amants, il soupirait, et ses regards suivaient toutes les villageoises qui passaient près de lui. Celles-ci regardaient avec complaisance le jeune Français, dont la tournure élégante et la figure distinguée pouvaient sans désavantage subir l'examen des andalouses. Frédéric se disait : — Oui, ces paysannes sont fort bien ; mais je voudrais une beauté un peu moins rustique... Ce n'est pas encore là ce que Germilly m'a vanté !

Tout à coup Pédrillo (c'est ainsi qu'on nomme le muletier) arrête sa mule et se tourne vers Frédéric, en lui disant : — A propos, senor, vous désirez connaître l'Andalousie, mais vous ne m'avez pas dit par quel côté du pays vous vouliez commencer. — Peu m'importe, dit Frédéric ; allons

où vous voudrez... Cependant, dirigeons-nous de préférence où les femmes sont plus jolies, plus tendres, plus amoureuses.

— Oh ! toutes les femmes le sont !... les aventures galantes ne vous manqueront point par ici !... Tenez, voici le village où loge le fermier Pérez, dont la femme est si accorte et si agaçante. Là-bas, nous allons passer devant la *posada* de Garcias; sa fille Juanita est bien jolie, bien coquette... elle aime les fleurettes et n'est pas trop inhumaine... avec les beaux garçons. Là-bas, au fond de la vallée... dans ce petit bourg que vous apercevez... oh ! il y a de jolies filles ! Sanchette, Maria, Inès !... vives, piquantes et tendres... ah ! senor, elles ont des yeux qui ne laissent pas un cœur en repos ! — Diable ! maître Pédrillo ! il me paraît que vous avez beaucoup de relations dans ce pays ?... — Oui, senor, je fais une maîtresse à chaque endroit où je m'arrête, parce qu'alors je suis sûr que mes mules sont bien soignées : on leur donne de la bonne paille de Castille... Et que voulez-vous ! il faut bien faire quelque chose pour ces pauvres bêtes... N'est-ce pas, Ragazza ! Oh !... ma bonne Ragazza !... ton pied est toujours sûr ! j'ai descendu avec toi les rudes montagnes de la Sierra. Et toi, Catalane, tu es paresseuse par moments ! mais aussi quand tu relèves la tête avec fierté, comme tu emportes lestement le fardeau le plus lourd !...

Et le muletier caresse le cou de sa monture tout en faisant un signe d'amitié à la mule que monte Frédéric ; celui-ci sourit de la singularité de Pédrillo, qui prétend ne courtiser les jolies filles que par amour pour ses mules.

On est descendu dans la vallée ; Pédrillo se dirige vers le bourg qu'il a montré au jeune Français ; mais Frédéric arrête la dolente Catalane en disant au muletier :

— Je ne tiens pas à faire connaissance avec les séduisantes Sanchette et Maria... ne nous arrêtons pas dans ce bourg, maître Pédrillo... D'ailleurs, je vous avoue que je dédaigne les triomphes faciles... N'avez-vous jamais rencontré de cruelles sur votre route ?... et ne pensez-vous pas aussi qu'une conquête qui se défend longtemps avant de se rendre fait trouver la possession plus douce? — Je n'ai jamais eu de longs combats à soutenir ! dit Pédrillo en souriant d'un air satisfait et aspirant une longue bouffée de tabac. Allons, Ragazza, allons, tu vois bien que le senor veut chercher un gîte ailleurs... quand tu dresseras les oreilles, il faut avancer... tu vois que Catalane te dépasse... Un instant... diable !... et un salut devant la santa Madona !...

Le muletier venait d'apercevoir une Madone placée dans une niche de bois bien simple, à l'angle de la route qui sortait de la vallée. Un homme était prosterné devant la statue. Il était jeune ; sa figure était longue, jaune, maigre, ses yeux fauves ombragés par d'épais sourcils roux ; sa tête était couverte d'une résille noire ; il portait une veste de drap grisâtre très courte, attachée par des lacets noirs, un pantalon large assujetti par une ceinture rouge, une cravate nouée fort lâche, et dont les bouts flottaient sur sa poitrine ; enfin, il tenait à la main un chapeau de forme pointue et à grands bords. Ce personnage, dont les traits avaient une expression à la fois

farouche et stupide, priait très dévotement et sans faire attention au jeune Français et à son conducteur, qui s'étaient arrêtés à quelques pas de lui.

Le muletier, après avoir adressé une courte oraison à la Madone, va frapper sur l'épaule de l'homme qui se levait alors :

— Bonjour, Ornégro. — Ah !... bonjour !... — Tu viens de faire ta prière ? — Oui. — Je gage que je devine ce que tu as demandé à la Madone... Ah ! mon pauvre Ornégro !... tu soupires toujours pour ta belle et insensible maîtresse, la fière Marquitta !... tu implores tous les saints et toutes les saintes pour qu'ils attendrissent son cœur... Mais, mon pauvre garçon, tu en seras pour ta passion et tes prières !... Marquitta se rit de l'amour; et pour vaincre ses rigueurs, il faudrait un gaillard plus déluré que toi... Adieu, Ornégro ; bonne chance cependant !

Le paysan andalou avait écouté froidement les railleries du muletier, et quand celui-ci s'éloigne avec le Français, Ornégro, toujours en méditation près de la Madone, ne répond même pas au signe d'adieu de Pédrillo.

— L'imbécile ! reprend le muletier en se rapprochant de Frédéric, l'amour lui tourne la tête !... Il ne pense, ne rêve qu'à sa belle ! Marquitta lui dirait : Jette-toi à l'eau... passe à travers le feu ! il n'hésiterait pas... et tout cela pourquoi ? pour un froid remercîment et peut-être même rien du tout. — Ah çà ! maître Pédrillo, dit Frédéric, il me paraît que voilà une belle moins facile à séduire que celles que vous me citiez tout à l'heure. Quelle est donc cette Mar-

quitta ? — La fille d'un riche fermier des environs. Mais elle a perdu de bonne heure ses parents, et s'est trouvée, fort jeune encore, maîtresse d'une jolie fortune et libre de faire toutes ses volontés. Oh ! elle en a profité !... elle s'est donné un ton, des allures de dame !... Elle est coquette, aussi elle a toujours les plus belles parures !... — Coquette et point d'amour ? — Oui, senor. C'est que Marquitta est trop difficile, sans doute... Moi, je ne lui ai jamais fait la cour... Elle est jolie, fort jolie, c'est vrai ; mais je n'aime point les femmes qui veulent dominer notre sexe !... Si j'avais voulu... j'ose croire... mais je n'y ai pas essayé.

Après avoir ri de la fatuité du muletier, Frédéric reprend :

— Et cet Ornégro ?... — Oh ! c'est un pauvre diable qui est entré au service de Marquitta, afin de la voir tous les jours. Il lui sert de garçon d'écurie, de jardinier, de page !... de tout ce qu'on veut enfin... Je vous dis que l'amour le rendra imbécile, si ce n'est déjà fait : au reste, je crois qu'il se rend justice, et qu'il borne ses prétentions à regarder, à admirer Marquitta, à obéir à ses moindres signes.

Frédéric semblait rêver. Au bout de quelques instants il s'écrie :

— Pédrillo, j'ai bien envie de voir cette Marquitta. Demeure-t-elle loin d'ici ? — Non, senor, à une lieue environ après ce bois que nous allons traverser, dans le petit hameau qui est à gauche... — Y trouverai-je une auberge ?... pourrai-je enfin loger dans ce hameau ? — Les *posadas* sont rares, mais Marquitta vous donnera volon-

tiers un gîte... et sans qu'il vous en coûte rien. Oh ! c'est une femme grande, généreuse : elle aime à rendre service !... elle est riche et se fait honneur de son bien. — En ce cas, avançons ; il me tarde de voir celle pour qui soupire ce pauvre Ornégro.

Frédéric pousse sa mule. Catalane est obligée de quitter son allure paresseuse. On entre dans un bois épais, on y chevauche assez longtemps ; mais parvenu au bout, l'œil découvre un point de vue admirable. Sur la droite, le Guadalquivir roule ses flots paisibles ; puis des villages, des hameaux s'élèvent en amphithéâtre sur des collines plantées de vignes, d'orangers, d'oliviers. Au loin, sur des masses bleuâtres qui se confondent avec le ciel, on distingue les nombreux clochers de Séville. Enfin, à gauche, l'œil se repose sur une épaisse forêt devant laquelle un petit hameau semble jeté pour servir de halte au voyageur.

Le muletier montre à Frédéric une jolie maison sise à l'entrée du hameau et lui dit :

— Voici la demeure de Marquitta... elle est plus belle que toutes celles du village ensemble !

— Ce pays est délicieux ! dit Frédéric ; je serais charmé de m'y arrêter, lors même qu'on m'y ferait un froid accueil.

Pédrillo est déjà près de la maison, il a mis pied à terre et rit avec une jeune servante qui est devant la porte, avant que Frédéric ait quitté Catalane.

— Oui, petite espiègle de Zerline, c'est un senor français qui voyage pour connaître notre pays et qui voudrait bien trouver à se reposer

chez vous, dit le muletier en prenant le menton à la jeune fille.

— Je commets peut-être une indiscrétion, dit Frédéric en s'approchant, mais je suis étranger... et j'espère qu'on m'excusera...

Avant que la servante ait eu le temps de répondre, une jeune femme paraît sur le seuil de la porte. A son maintien à la fois élégant et fier, à sa mise coquette, à la grâce de ses moindres gestes, Frédéric a deviné Marquitta.

Il rit avec une jeune servante devant la porte. (P. 108.)

C'est elle en effet qui répond au jeune Français d'une voix forte, mais harmonieuse :

— Non, senor, il n'y a pas d'indiscrétion à s'arrêter chez moi. Ma maison est grande, j'ai du monde pour vous servir; vous pourrez vous reposer ici tant que cela vous sera agréable. Entrez, senor... Pédrillo, on vous fera rafraîchir.

Frédéric est tout occupé de considérer la belle Andalouse, et il trouve que le muletier est resté bien au-dessous de la vérité : Marquitta est ravissante. Ses grands yeux noirs fendus en amande sont pleins de feu et d'enjouement ; ses cheveux

de jais sont tressés et noués sur sa tête avec des rubans et des fleurs. Sa bouche, petite et gracieuse, est garnie d'un double rang de perles ; sa taille est élégante et bien prise ; enfin sa mise, qui n'est pas celle d'une dame de la ville, mais qui est plus élégante, plus recherchée que celle d'une villageoise, achève le charme qu'opère d'abord un regard de Marquitta.

La belle Andalouse s'aperçoit de l'effet que sa vue produit sur le jeune voyageur, et cela ne paraît aucunement l'offenser. Elle présente la main à l'étranger, et le fait entrer dans sa maison, tandis que le muletier, qui a perdu tout son babil à l'aspect de Marquitta, reste à la porte auprès de ses mules.

L'aisance, le bon goût, règnent dans la demeure de Marquitta, qui fait les honneurs de chez elle avec la grâce d'une dame de la ville. Frédéric est conduit dans une salle qui donne sur un beau jardin. Une vieille servante apporte du chocolat, un valet vient offrir au jeune homme de lui ôter ses *espadrilles*, le croyant habillé comme les voyageurs du pays. Frédéric ne peut se lasser d'admirer Marquitta, qui va, vient, court, ordonne avec une vivacité charmante; mais on voit qu'il faut qu'elle soit obéie à la minute, et que la patience n'est point sa vertu habituelle.

Marquitta vient bientôt s'asseoir près de Frédéric. Elle cause avec facilité, avec abandon ; sa conversation est spirituelle, enjouée ; de son côté, le jeune Français est fort aimable. Il dit être venu en Espagne pour affaires, et n'avoue point ce qu'il y cherchait ; mais ses yeux pourraient

le faire deviner, car déjà ils sont bien expressifs en regardant la séduisante Andalouse.

Deux heures s'écoulent. Frédéric et Marquitta causent toujours à la même place ; ils n'ont pas trouvé le temps long. Il y a des personnes près desquelles on est tout de suite si bien !... et on devine qu'on ne les ennuie pas.

Tout à coup une ombre longue et mince se projette dans le jardin puis une figure jaune et triste se montre à l'entrée de la porte, et fronce le sourcil en apercevant l'étranger qui est assis près de Marquitta : c'est Ornégro.

— Ah ! te voilà de retour, Ornégro ? dit la belle Andalouse. — Oui. — As-tu fait ma commission ? — Oui. — Qu'ont dit ces pauvres gens? — Ils vous bénissent pour tous les dons que vous leur faites ! — Leur maison vient d'être brûlée, n'est-ce pas un devoir de les secourir ? — Belle et bonne ! dit Frédéric, il faut donc absolument vous adorer ? — Bonne ! répète Marquitta en souriant, pas trop !... mais franche du moins... plus que vous autres Français, qui savez, dit-on, si bien mentir, que, tout en ne vous croyant pas, on aime à vous entendre.

Avant que Frédéric ait répondu, Marquitta, s'apercevant qu'Ornégro est toujours contre la porte, lui dit brusquement :

— Que fais-tu encore là ?... va-t'en. — C'est que... le muletier qui a amené le Français demande s'il repartira bientôt, et ce qu'il doit faire...

Marquitta regarde Frédéric et s'écrie :

— Partir ! mais non, vous n'allez pas repartir aujourd'hui... Rien ne vous presse, à ce que vous m'avez dit, et puisque ce pays vous plaît tant,

pourquoi n'y passeriez-vous point quelques jours? Je vous offre l'hospitalité ; je vous chanterai des *sequidillas*, en m'accompagnant de ma mandoline; et vous me conterez vos aventures de Paris... — Mais vous ne les croirez pas, puisque vous venez de dire que les Français ne savaient que mentir. — Ah ! senor !... il peut y avoir des exceptions... je ne voulais pas vous offenser. Acceptez pour me prouver que vous ne m'en voulez pas. — Ce serait avec grand plaisir, mais je crains d'abuser de... — Allons, vous restez. Allez renvoyer votre *calesero ;* moi, je vais donner des ordres pour votre logement.

Frédéric va trouver le muletier, qui est encore à la porte avec Ragazza et Catalane. Il le paye grassement et lui dit :

— Je m'arrête quelque temps ici, Pédrillo, vous êtes libre. Si vous passez par cette route dans quelques jours, il est possible qu'alors je parte avec vous.

Le muletier sourit avec malice, et remonte sur Ragazza en disant :

— Je comprends, senor Français, je comprends!... les beaux yeux de Marquitta ont produit leur effet accoutumé, et la coquette est flattée de votre conquête... Allons, bonne chance, senor, mais ne vous flattez pas trop !... Je repasserai dans quelques jours... si j'ai le temps.

Pédrillo pousse ses mules. Il entonne sa chanson favorite, et bientôt la voix du muletier et le son des grelots se perdent dans l'éloignement.

Frédéric rentre dans la maison de Marquitta, qui vient au-devant de lui et lui propose de parcourir son jardin. Le jeune Français y consent ;

il offre son bras à son hôtesse, qui l'accepte sans façon ; puis tous deux s'enfoncent sous de belles allées de citronniers, d'orangers, sous des bosquets de roses et de jasmin. Frédéric est dans le ravissement : un séjour charmant, une campagne embaumée, un ciel pur, une femme jolie, spirituelle, que l'on tient sous le bras, et qui semble rire très facilement, c'était plus qu'il n'en fallait pour tourner la tête au jeune Français, et déjà il se disait tout bas : — Germilly ne m'a pas trompé !... Ah ! le beau pays que l'Andalousie !...

On revient vers la maison, où le repas du soir est préparé. Marquitta fait les honneurs de sa table avec sa grâce accoutumée ; et Frédéric, tout en buvant d'un excellent vin de Malaga, s'écrie :

— Si vous me traitez si bien, mon aimable hôtesse, je ne pourrai plus me décider à vous quitter. — Eh bien, vous resterez... senor Français. Je vous parais bien légère peut-être, mais écoutez-moi. J'ai été de bonne heure maîtresse de mes actions, de ma fortune ; cela m'a donné plus d'assurance que n'en possèdent ordinairement les femmes. J'aime à faire ce qui me plaît, à dire ce que je pense. On me trouve originale, bizarre, coquette, que sais-je ! mais je ris de ce qu'on dit, et je continue à suivre les mouvements de mon cœur, qui jusqu'à présent ne m'a pas mal guidée. Une femme de mon âge recevoir chez elle un jeune étranger... cela semblera bien inconséquent !... Mais si, malgré ma jeunesse, j'ai déjà la raison, la fermeté de l'âge mûr ; si j'ai bien jugé cet étranger en le croyant incapable d'offenser une femme, alors où donc est le mal, et pourquoi me prive-

rais-je d'une aimable société ?... — A coup sûr, senora, ce n'est pas moi qui le trouverai mauvais, répond Frédéric un peu contrarié du ton sérieux que son hôtesse vient de prendre. Mais celle-ci revient bientôt à son enjouement habituel. La soirée s'est passée ; Marquitta se lève, appelle une servante, et lui ordonne de conduire son hôte à l'appartement qu'on lui a préparé. Frédéric salue Marquitta, lui baise la main, et s'éloigne, non sans se retourner souvent pour rencontrer encore les beaux yeux de son hôtesse.

La servante conduit le jeune Français dans un pavillon qui est de l'autre côté de la cour, et entièrement séparé du reste de la maison. Frédéric soupire en se voyant relégué si loin ; les Français vont si vite en amour, que sans doute celui-ci avait déjà rêvé une nuit plus douce. Il faut cependant qu'il se contente de son pavillon, qui est fort joli. Il se couche en pensant à Marquitta, et s'endort en se disant : — Je l'adore plus que je n'ai jamais aimé mes perfides compatriotes !... O Marquitta, si je puis t'inspirer de l'amour, je n'aurai plus rien à désirer !

Le lendemain, Frédéric s'est éveillé enchanté de loger chez la belle Andalouse. Il descend de bonne heure ; il voudrait déjà être près de Marquitta, dont l'image séduisante ne l'a pas quitté durant son sommeil. Il rencontre dans la cour le sombre Ornégro, qui est déjà occupé à porter des fleurs nouvelles sous les fenêtres de sa maîtresse. L'Espagnol baisse la tête devant le Français et ne semble pas disposé à causer : Frédéric l'arrête cependant en lui disant :

— Est-ce qu'elle dort encore ? — Qui ? — Com-

ment qui ? votre maîtresse, la belle Marquitta. — Oui. — Alors je vais me promener au jardin en attendant son réveil... Elle est charmante, votre maîtresse, et je suis bien content de vous avoir rencontré hier devant la Madone ; sans cela, ce bavard de Pédrillo ne me menait pas ici... — Oh ! santa Madona !...

Ornégro n'en dit pas plus. Il croise dévotement ses bras et lève les yeux au ciel. Frédéric s'est éloigné ; il va au jardin rêver à Marquitta. Son hôtesse paraît enfin ; elle lui semble encore plus ravissante que la veille. Peut-être la toilette de Marquitta est-elle aussi plus recherchée, plus gracieuse encore ; cela n'annonce pas le dessein de déplaire au jeune Français. Celui-ci fait tout ce qu'il peut pour séduire, pour captiver ; la journée s'écoule en promenades, musique, conversations. Marquitta chante avec âme, avec sentiment, Frédéric a la voix douce et légère ; chacun aime à entendre l'autre. Le temps passe vite ainsi.

D'autres journées succèdent à celle-ci. Frédéric a parlé d'amour, et ses yeux en avaient parlé d'avance. Marquitta a ri de la tendre déclaration du jeune Français. Celui-ci a voulu ravir quelques légères faveurs ; Marquitta est devenue sévère, et Frédéric, qui est réellement amoureux, a perdu toute cette audace qui lui allait si bien à Paris. Il se désespère, il jure qu'il mourra s'il n'est pas aimé de Marquitta ; il devient triste, il ne fait que soupirer, il ressemble presque à Ornégro ; et la coquette rit toujours quand il lui conte ses tourments.

Un jour, Frédéric prend ou feint de prendre

son parti ; il se présente devant Marquitta en costume de voyage et lui dit :

— Je pars, je viens vous faire mes adieux.

Marquitta ne rit plus. Elle pâlit, se trouble, perd contenance, et murmure enfin :

— Pourquoi donc partir ? — Parce que je vous adore... que votre vue ne fait qu'augmenter l'amour qui m'embrase, et que je dois vous fuir, puisque je ne puis toucher votre cœur. — Oh ! ne partez pas ! répond Marquitta d'une voix tremblante et en baissant ses beaux yeux pour cacher ce qu'ils expriment.

Frédéric s'approche de la belle Andalouse, lui prend la main, la place sur son cœur en disant :

— Il faut bien que je m'éloigne... si vous n'avez pas pitié des maux que vous me causez !

Marquitta est longtemps sans parler, mais elle a laissé sa main dans celle de Frédéric, qui la couvre de baisers ; enfin elle lève ses yeux sur lui, le fixe d'une façon singulière, on dirait que ses regards veulent pénétrer dans l'âme du Français ; elle lui répond d'un ton presque solennel :

— Vous m'aimez, dites-vous ?... mais est-ce bien vrai ?... Ne cherchez-vous pas à me tromper ?... Savez-vous que si j'aimais moi, ce serait pour la vie ?... Savez-vous qu'il me faudrait un cœur qui comprît le mien... une âme brûlante comme la mienne ?... Savez-vous que pour moi l'amour ne serait point un caprice, mais qu'il ferait le bonheur de ma vie ou me donnerait la mort ?... Jusqu'à présent j'avais su me défendre de cette passion... je pressentais que je ne pourrais pas aimer à demi... Mon Dieu ! pourquoi êtes-vous venu dans ce pays... est-ce pour mon

malheur ?... est-ce pour me faire connaître cet amour que j'avais rêvé quelquefois ?... Frédéric, si vous ne m'aimez que pour un moment, si vous vouliez m'abandonner après avoir soumis ce cœur jusqu'alors insensible, ah ! partez, partez... ne restez pas plus longtemps auprès de Marquitta.

Frédéric ne répond à la belle Espagnole qu'en se jetant à ses genoux, en prenant le ciel à témoin de la sincérité de son amour, en lui jurant que son bonheur sera de passer sa vie près d'elle.

Marquitta regarde tendrement le jeune Français ; ce n'est plus de la coquetterie, de la malice qui brillent dans ses yeux ; c'est un feu nouveau, c'est de la volupté, de l'amour ; et de ses lèvres s'échappe cet aveu si doux :

— Eh bien !... moi aussi je vous aime...

Frédéric ne se possède plus, son délire est au comble ; il presse Marquitta dans ses bras, contre son cœur ; elle ne résiste que faiblement à ses transports... Ornégro paraît à l'entrée de l'appartement.

— Que veux-tu ? dit Marquitta en se dégageant des bras de Frédéric. — Le muletier qui a amené le senor Français est là... devant la maison... il demande en passant si l'étranger veut repartir avec lui. — Partir !... est-ce donc toujours votre envie ? dit Marquitta en regardant tendrement le jeune homme. — Oh ! non !... non vraiment ! s'écrie Frédéric. — Eh bien ! allons tous deux congédier votre muletier.

Marquitta prend le bras de Frédéric ; celui-ci, tout en envoyant au diable le muletier et Ornégro, suit sa belle maîtresse. Ils trouvèrent Pédrillo devant la maison, caressant Ragazza et

Catalane. Le muletier fait une légère grimace en voyant la manière familière, le tendre abandon avec lesquels Marquitta s'appuie sur le bras du Français.

Je n'ai pas besoin de vos services, Pédrillo, dit Frédéric d'un air triomphant facile à interpréter ; je me trouve trop bien ici pour avoir le désir de m'en éloigner. — Vous l'entendez, Pédrillo, reprend Marquitta. Quand vous passerez par ici, je crois qu'il sera inutile de vous arrêter... Le senor Français se fixe en Andalousie. — Peut-être, murmure Pédrillo, mais assez bas pour qu'on ne puisse l'entendre. Et après avoir accepté un verre de vin que Marquitta lui fait apporter, il remonte sur sa mule, sourit au Français, salue Marquitta et continue son chemin.

Le reste de la journée, les deux amants se répètent les plus doux serments. Le soir venu, Frédéric va se promener avec Marquitta; il conduit sa belle maîtresse sous les ombrages les plus épais; il brûle des plus tendres feux, Marquitta les partage, et cette fois Ornégro ne vient pas les interrompre mal à propos.

Plusieurs semaines s'écoulent: l'amour habite toujours dans la demeure de Marquitta; Frédéric est adoré de la belle Andalouse, dont la passion semble s'accroître encore chaque jour. Elle ne peut plus être un seul instant loin de son amant, ses yeux ne veulent point le perdre de vue; sans cesse ses bras l'enlacent, ses mains pressent les siennes, et sa bouche lui prodigue les noms les plus doux.

Tous les domestiques de la belle Andalouse se font une loi d'obéir aveuglément à ses moindres volontés, et comme la volonté de Marquitta est que

son amant soit respecté et servi comme elle-même, tous les gens de la maison s'empressent aux moindres désirs du jeune Français. Ornégro se soumet comme les autres, et sert sans murmurer de valet à Frédéric, quoique ses yeux semblent plus sombres et sa figure plus sinistre toutes les fois qu'il aperçoit l'amant de Marquitta.

Mais où la constance fixe-t-elle son domicile?... Ce n'est certes pas dans le cœur d'un jeune Français. Frédéric, qui a obtenu tout ce qu'il désirait, qui a inspiré la passion la plus violente à une femme qui jusqu'alors avait bravé l'amour, Frédéric sent déjà le sien diminuer; il est toujours tendre, aimable, mais les journées commencent à lui paraître longues. Marquitta est bien séduisante! mais il la voit sans cesse... il ne voit qu'elle; car on ne peut faire attention aux autres paysannes du hameau; enfin ce pays délicieux, ce pays qui lui a semblé l'Eden,la terre promise,il l'habite maintenant avec indifférence, et tout bas même il soupire en se rappelant Paris!... cette cité perverse qui renferme tant de femmes perfides!... mais où l'on s'amuse si bien.

Marquitta a surpris plusieurs fois Frédéric rêveur, elle l'a vu distrait même auprès d'elle; aussitôt les yeux noirs de la brûlante Andalouse se sont arrêtés avec anxiété sur ceux de son amant, et elle lui a dit:

— Qui t'occupe... t'inquiète?... N'es-tu plus heureux près de moi? douterais-tu de ma tendresse?... Ah!... parle!... ordonne... il n'est rien au monde que je ne fasse pour te prouver combien je t'aime.

Mais Frédéric ne pouvait plus douter de l'amour de Marquitta, et c'était peut-être pour cela qu'il

s'ennuyait. Ingrats que nous sommes!... un bonheur trop positif nous fatigue; il nous faut des inquiétudes en amour, comme de la certitude en amitié.

Frédéric allait assez souvent se promener ou prendre le frais sur la route qui était devant la maison. Alors ses yeux erraient à droite, à gauche... il regardait si par hasard Pédrillo ne passerait pas, car c'eût été un motif pour faire un petit voyage, mais le muletier ne paraissait plus, et le jeune Français secouait la tête en murmurant:

— Il a pris trop à la lettre ce que je lui ai dit... il aurait dû deviner pourtant que je ne passerais pas toute ma vie ici.

Enfin, un matin, en abordant sa belle maîtresse, Frédéric, dont l'embarras est visible, mais qui veut faire cependant ce qu'il a projeté, dit à Marquitta en regardant la campagne:

— Ma chère amie... il faut pourtant que je... termine mes affaires.

L'Andalouse regarde Frédéric, son œil de feu s'attache sur son amant, en répondant:

— Comment!... quelles affaires voulez-vous terminer? — Celles que j'avais en ce pays. — Vous m'aviez dit qu'elles étaient finies. — Oui... ici, en Espagne... mais en France... à Paris, j'ai beaucoup de personnes à voir... — Ne pouvez-vous leur écrire? — Oh! ce n'est pas la même chose... il faut absolument que j'aille moi-même à Paris... Mais rassure-toi, Marquitta, je reviendrai. Oh! je me hâterai pour revenir bien vite auprès de toi que j'aime tant!

Marquitta a pâli; elle prend la main de son amant, et s'écrie :

— Frédéric, vous me trompez!... — Ah! Marquitta, quelle idée! — Vous ne m'aimez plus... — Je t'adore toujours. — Et vous voulez me quitter! — Pour peu de temps. — Vous m'aviez juré de ne me quitter jamais... est-ce ainsi que vous tenez vos promesses?

— Mais... — Je vous avais prévenu que l'amour n'était pas pour moi une passion éphémère... qu'en échange de mon repos, il me fallait un cœur qui ne battît que pour moi. Ah! Frédéric, m'auriez-vous trompée!... — Non, je t'aime toujours... mais j'ai affaire en France... — J'irai avec toi.

Cela ne faisait pas le compte du jeune Français; il ne s'attendait pas à cette réponse, il se trouble et dit enfin:

— Je ne veux pas que tu quittes ton beau pays... ta présence est nécessaire ici... D'ailleurs... seul, je voyagerai plus vite... je serai plus libre... et plus tôt de retour.

Marquitta n'a pas cessé de regarder Frédéric; un sourire amer effleure ses lèvres, elle s'écrie:

— Partez donc sans moi... Je vois que je tenterais en vain de vous retenir... Quand comptez-vous me quitter? — Ce soir, lorsque le soleil ne brûlera plus la campagne, je me rendrai à la ville voisine... Ce n'est qu'à une lieue, m'a-t-on dit. Là, je prendrai des chevaux... une voiture, si j'en trouve... Quand on a formé une résolution, telle pénible qu'elle soit... il faut toujours se hâter de l'accomplir... — Il suffit... je vais aller donner des ordres pour tout ce qui vous sera nécessaire.

Marquitta s'est éloignée. Frédéric craignait des pleurs, des cris, de longues supplications pour le retenir; il ne croyait pas que sa maîtresse pren-

drait aussi vite son parti. Il se félicite d'en être quitte pour quelques mots de reproches. Cependant il a bien vu que la belle Andalouse retenait par fierté ses larmes prêtes à couler,et il a presque des remords de la quitter.

Le soleil est couché, tout est prêt pour le départ du jeune Français. Avant de s'éloigner de cette demeure hospitalière où il fut si joyeux d'être accueilli, Frédéric va encore s'asseoir avec Marquitta sous l'ombrage épais où elle le rendit heureux. Là, Marquitta ne pouvant plus contenir sa peine, entoure son amant de ses bras, le presse sur son cœur, fixe ses yeux sur les siens, et lui dit d'une voix déchirante:

— Ne me quittez pas... cela vous porterait malheur peut-être...

Frédéric hésite... balance... et répond enfin:

— Il faut que j'aille en France.

En ce moment un léger bruit agite le feuillage. Le Français se retourne et ne voit personne. Mais Marquitta s'est levée. Elle a essuyé les pleurs qui coulaient de ses yeux et dit d'un ton résolu:

— Partez donc, je ne vous arrête plus.

La belle Andalouse s'éloigne vivement après avoir dit ces mots. Frédéric, quoique surpris d'un si brusque adieu, pense qu'il est plus sage de ne point prolonger cet entretien. Une servante est dans la cour avec sa valise, une mule est sellée, le jeune homme doit la laisser à la ville voisine où Ornégro ira la prendre. Frédéric pensait que le silencieux valet lui aurait servi de guide, mais on lui a dit qu'il était absent.

Frédéric se met en route, laissant sa monture

aller au pas. Il doit pour se rendre à Andujar, traverser le bois par lequel il est venu avec Pédrillo; à peine a-t-il fait trois cents pas sous l'ombrage des arbres qu'un coup de carabine retentit à son oreille. Il se sent atteint à la tête, il chancelle, tombe, et sa mule se met à brouter l'herbe près de lui.

Frédéric ne perd point connaissance, mais il sent qu'il aurait besoin de l'aide de quelqu'un pour sortir du bois. Heureusement des paysans ne tardent point à passer. Ils reconnaissent le jeune voyageur pour l'avoir vu chez Marquitta, et se hâtent de lui offrir leurs services. Ils le reportent chez la belle Andalouse, qui, à l'aspect de son amant blessé, semble oublier qu'il l'abandonnait, et se hâte de lui prodiguer les soins les plus tendres.

La blessure de Frédéric n'est point grave, mais plusieurs chevrotines lui ayant traversé la joue, il est à craindre qu'il ne porte toute sa vie la marque de cette blessure. Le jeune homme se fait apporter un miroir, il soupire douloureusement en disant:

— J'aurai une couture au visage!... je serai défiguré. — Moi, je te trouverai toujours le plus beau! je t'aimerai encore plus, si c'est possible! s'écrie Marquitta en pressant la main de son amant; mais cette marque d'attachement ne console pas du tout le jeune homme, qui se désespère d'être balafré.

Au bout de quinze jours, Frédéric est guéri: il en est quitte pour une couture au visage. Marquitta lui jure qu'il est toujours fort joli garçon; elle a repris sa gaieté, ses couleurs ont reparu,

elle croit que son amant ne songe plus à son départ ; mais un matin Frédéric annonce encore qu'il va s'éloigner.

Le front de l'Andalouse devient sévère et soucieux :

— Encore me quitter ! dit-elle, vous voyez bien, Frédéric, que cela ne vous porte pas bonheur !...

Le jeune homme rit des craintes de Marquitta ; il attribue à la maladresse d'un chasseur l'événement qui lui est arrivé dans le bois: et en effet, pendant qu'il était étendu sur l'herbe, on n'a pas même essayé de le voler. Il fait ses préparatifs de voyage en disant gaiement:

— Cela ne m'empêchera pas de passer demain par le même chemin.

Marquitta retient ses larmes, elle n'essaie plus par ses prières de changer la résolution de Frédéric, elle voit que ce serait inutile; et le lendemain, vers la fin du jour, le jeune Français se remet en route monté également sur une mule. Il se dirige vers le bois sans que le souvenir de sa dernière aventure lui cause aucune crainte, seulement il tâte sa joue en soupirant, et se dit: — Maladroit !... m'avoir pris pour un chevreuil... pour un lièvre peut-être... mais ces choses-là n'arrivent pas deux fois !...

Cependant à peine entré dans le bois, Frédéric entend encore le bruit d'une arme à feu, et une balle vient lui fracasser le genou avant qu'il ait eu le temps de se retourner du côté où partait le coup.

Frédéric ne tombe pas de dessus sa monture, malgré d'horribles souffrances, il tourne bride et a le courage de revenir chez Marquitta.

Là, il est de nouveau pansé, couché, soigné. Marquitta fait ce qu'elle peut pour alléger ses souffrances, elle couvre de larmes le visage de son amant, et celui-ci se dit : — Je suis bien heureux dans mon malheur d'être aimé aussi tendrement.

Cette fois la blessure de Frédéric est grave, elle le retient six semaines couché, et quand il se lève il s'aperçoit que son genou ne peut plus se ployer... il est estropié pour la vie.

Quel désespoir pour un jeune homme que l'on citait pour sa tournure sa démarche, sa danse! Le pauvre Frédéric se jette sur une chaise d'un air désolé en disant:

— Ce n'était pas assez d'être balafré!... je suis boiteux à présent!... Ah! je suis bien malheureux! Marquitta est toujours là pour consoler son amant.

— Que m'importe que tu boites! lui dit-elle, tu ne m'en es pas moins cher... au contraire, cela te donne à mes yeux l'air plus intéressant. Ah! Frédéric, mon amour te dédommagera de tous ces faibles avantages, il te prouvera que je sais t'aimer pour toi-même.

Malgré cela, Frédéric se plaint encore; il est triste, et soupire à chaque pas qu'il fait.

Quelques semaines se passent. Frédéric se résout à boiter, mais une expression de malice infernale se peint sur la figure d'Ornégro, lorsqu'il aperçoit le jeune Français se promener en traînant sa jambe. Frédéric se dit: — Mon rival ne semble pas très chagrin de mon accident!

Enfin, un certain soir, Frédéric prévient Marquitta que le lendemain il se mettra en voyage pour la troisième fois.

— Eh quoi ! s'écrie l'Espagnole, vous n'avez pas renoncé à l'idée de me quitter !... Ah !... Frédéric, vous voyez bien que le ciel ne veut pas ce départ. — Je ne crois pas que ce soit le ciel qui m'ait deux fois couché en joue, dit Frédéric: au reste, demain, je n'attendrai pas la nuit pour aller à la ville, et, s'il se peut même, je ne passerai pas par le bois à moins que vous ne me donniez un de vos valets pour m'accompagner. — Eh bien ! dit Marquitta, Ornégro ira avec vous. Mais, Frédéric, réfléchissez bien avant de partir... et ne méprisez pas mes pressentiments.

Frédéric est très décidé à retourner en France ; il commence à avoir assez de l'Andalousie ; le lendemain, il se met en route suivi d'Ornégro, qui est armé jusqu'aux dents. Le silencieux Espagnol se tient toujours à une grande distance du Français ; il ne répond que par monosyllabes aux questions qu'on lui adresse, si bien que Frédéric finit par ne plus lui parler, et qu'il pousse sa mule sans plus s'occuper de son compagnon.

Ornégro n'est plus derrière le Français lorsque celui-ci entre dans le bois; Frédéric appelle son guide et ne reçoit pas de réponse; il lui a semblé cependant entendre trotter un cheval devant lui; et persuadé qu'il va retrouver son compagnon, il se décide à entrer encore seul dans ce bois qui lui a été si fatal. Il avance en appelant le valet, dont plus d'une fois il a cru entrevoir la sombre figure derrière les arbres. Mais bientôt le bruit accoutumé se fait entendre: une balle siffle et atteint Frédéric à l'œil droit ; il tombe couvert de son sang, et cette fois il perd entièrement connaissance.

Lorsque le jeune Français revient à lui, il se retrouve dans la chambre qu'il occupait chez Marquitta; la belle Andalouse est assise au chevet de son lit, où elle semble attendre avec anxiété qu'il revienne à la vie.

— Comment se fait-il?... demande le jeune homme d'une voix faible. — Vous avez encore été blessé; Ornégro est accouru près de vous au moment où vous tombiez; il a été chercher du monde, on vous a rapporté ici. — Ah! mon Dieu!... toujours blessé!... Quelle fatalité! Mais a-t-on du moins arrêté mes assassins?... — Non... on ne les a pas découverts... — Savez-vous bien que votre Ornégro m'a fort mal servi de guide?... S'il ne m'avait pas quitté, cet événement ne me serait pas arrivé... Marquitta êtes-vous bien sûre de cet homme?... — Oh!... comme de moi-même!... — Alors mes soupçons sont injustes, et je commence à croire que vous avez raison. Le ciel s'oppose à mon départ, il ne veut pas que je m'éloigne de vous!... Mais cette blessure... Grand Dieu! aurais-je perdu... — Un œil? oui, mon tendre ami... — Je serai borgne aussi!... Ah ! c'est pour en mourir!... — Non, Frédéric, ne meurs point, car Marquitta t'aime comme le jour où elle céda à tes transports... Ah! ne la quitte plus, et à force d'amour, de tendresse, elle saura te faire oublier ces tristes événements.

Frédéric est longtemps à guérir de cette dernière blessure. Lorsqu'il se lève et se regarde pour la première fois, il se trouve horrible, et dit en lui-même: — Non certes... je ne puis plus retourner en France... aucune femme n'y voudrait de moi, maintenant que je suis borgne, balafré et boi-

teux!... et puisqu'ici il y en a une qui m'aime malgré tout cela, restons près d'elle, c'est ce que je puis faire de mieux.

Lorsque Marquitta apprend la résolution de Frédéric, sa joie semble tenir du délire, elle ne trouve pas d'expressions assez tendres pour peindre son amour, son bonheur; et le jeune homme, touché d'un attachement si vrai, tâche de prendre son parti et d'oublier la France.

Frédéric est souvent mélancolique; mais Marquitta est si aimante, si empressée, si bonne pour son amant, que celui-ci lui cache ses ennuis.

Près d'une année s'est écoulée depuis que le Français est chez la belle Andalouse. Un jour, pour distraire son amant, Marquitta veut aller à la chasse avec lui. Elle s'arme d'une carabine. On part suivi de quelques valets. Mais pendant que Frédéric abat des lièvres, Marquitta s'arrête et s'appuie imprudemment sur le canon de son fusil; un mouvement brusque fait partir le coup. La belle Andalouse est atteinte à la poitrine, elle tombe en appelant son amant.

Frédéric accourt, il se désespère; sa maîtresse lui tend une main défaillante. On transporte la jeune femme à sa demeure, où tous les secours lui sont prodigués; mais c'est en vain, le médecin déclare que la blessée n'a que peu d'instants à vivre.

Marquitta devine son sort; elle prie qu'on la laisse seule avec Frédéric; alors, rassemblant le peu de forces qui lui restent, elle dit à son amant, qui pleure et se livre au désespoir:

— Mon ami... je vais mourir... je te dois la vérité... Tu voulais me quitter... je ne pouvais vivre sans toi... c'est moi qui t'ai fait assassiner...

— Grand Dieu! s'écrie Frédéric, toi, Marquitta!... tu voulais ma mort!... — Oh! non, tendre ami, je ne voulais que t'empêcher de partir, je l'avais dit à Ornégro... et je lui recommandais toujours de faire en sorte de ne te blesser que légèrement. — Ornégro... quoi... c'est ce misérable!... — Il obéissait à mes ordres... il se serait tué lui-même, si je le lui avais ordonné... Frédéric, pardonne-moi... je t'aimais tant!... Ah! tu ne trouveras jamais de femme qui te chérisse comme Marquitta!...

La belle Andalouse a fermé les yeux pour jamais. Frédéric n'est plus que très médiocrement affligé; l'aveu qu'on vient de lui faire a beaucoup diminué les regrets qu'il éprouvait de perdre Marquitta. Il cherche Ornégro, il veut au moins se venger de cet homme qui servait si bien les passions de sa maîtresse; mais en apprenant la mort de celle à qui il avait consacré sa vie, Ornégro était allé se jeter dans le Guadalquivir.

— Tous ces gens-là ont une singulière manière d'aimer! se dit Frédéric; décidément je crois que je n'ai plus rien qui me retienne dans ce pays.

A quelque temps de là, Frédéric se promenait encore à Paris sur les boulevards; un bandeau noir couvrait son œil droit, mais sa balafre n'était point cachée et il ne pouvait s'empêcher de boiter en marchant. Un petit homme l'aborde: c'est Germilly, qui s'écrie:

— Eh, mon Dieu, mon cher, comme te voilà arrangé!... dans quel pays as-tu donc été pour te faire maltraiter de la sorte?... — Dans la délicieuse Andalousie... que tu m'avais tant vantée!... où les femmes sont si belles... si aimantes! — Al-

lons! tu plaisantes... j'y suis allé, moi, et j'en suis revenu intact, comme tu vois. — Ah!... tu n'es pas de ces gens qu'on retient de force!... C'est une réflexion que j'aurais dû faire... j'ai acquis de l'expérience à mes dépens!... je ne me doutais pas qu'il y a des circonstances où la laideur sert de sauvegarde!... — Je ne te comprends pas!... Est-ce que tu n'as pas trouvé les Andalouses charmantes? — Si... mais j'en ai assez... Je reviens aux Parisiennes. Elles trompent souvent, c'est vrai; mais j'aime mieux être trompé à Paris qu'adoré dans l'Andalousie.

FIN D'UN FRANÇAIS DANS L'ANDALOUSIE

ŒUVRES DE PAUL DE KOCK

Ouvrage suivant :

PAPA BEAU-PÈRE

TABLE

Pages

CHIPOLATA.....

INTRODUCTION..... 5

CHAPITRE I. — Avant dîner..... 7

CHAPITRE II. — Après dîner..... 36

PETIT-TRICK LE BRETON..... 57

UN PARISIEN DANS L'ANDALOUSIE..... 99

PARIS. — Imp. P. MOUILLOT, 13, quai Voltaire

PUBLICATIONS JULES ROUFF & Cie
Cloître-Saint-Honoré, Paris

En cours de publication :

L'HISTOIRE SOCIALISTE

1789-1900

Publiée sous la direction de **Jean JAURÈS**

PAR

Jean JAURÈS. — Constituante; Législative; Convention jusqu'au 9 Thermidor.

Gabriel DEVILLE. — Du 9 Thermidor au 18 Brumaire.

BROUSSE. — Du 18 Brumaire à Iéna.

Henri TUROT. — D'Iéna à la Restauration.

VIVIANI. — La Restauration.

FOURNIÈRE et ROUANET. — Le règne de Louis-Philippe.

MILLERAND et Georges RENARD. — La République de 1848.

ANDLER et HERR. — Le Second Empire.

Jean JAURÈS. — La Guerre franco-allemande.

DUBREUILH. — La Commune.

John LABUSQUIÈRE. — La Troisième République (1871-1885).

GÉRAULT-RICHARD. — 1885-1900.

Jean JAURÈS. — Conclusion : le Bilan social du XIXe siècle.

---

10 Centimes la livraison illustrée (8 pages). — **50** Centimes la Série sous couverture illustrée (5 Livraisons).

Deux livraisons par semaine.

PUBLICATIONS JULES ROUFF & Cie
Cloître-Saint-Honoré, Paris

L'Œuvre entière de VICTOR HUGO

à 25 Centimes le volume

COMPRENANT TOUT CE QUE LE MAITRE A PRODUIT :

Romans, Théâtre, Poésies, Histoire, Voyages, Correspondance, Philosophie et même ses Œuvres Posthumes

Jolis Volumes — Édition soignée — Beau papier
Caractères spécialement fondus pour cette édition

25 CENTIMES LE VOLUME —ɔo-oɛ— **25 CENTIMES LE VOLUME**

L'œuvre de VICTOR HUGO est devenue classique. Elle brille au-dessus des chefs-d'œuvre de l'antiquité et des temps modernes.

Tous les titres de cette œuvre unique, de ce génial monument littéraire marquent un succès, un pas de plus que fit notre grand poète national vers la gloire et l'immortalité.

VICTOR HUGO, c'est tout un siècle !

C'est le géant qui se dresse au seuil de notre époque, c'est le rénovateur du théâtre, de la poésie, du roman; dans chacun de ces genres c'est l'auteur génial des chefs-d'œuvre de la littérature française.

Grâce aux magnifiques volumes que nous mettons en vente, l'Œuvre de l'illustre écrivain constitue la bibliothèque populaire par excellence. Malgré la modicité de son prix, tout VICTOR HUGO à 25 centimes le volume forme une édition de luxe qui s'adresse à tous et se trouvera partout.

L'Œuvre entière de Victor Hugo à 25 c. le volume se composera d'environ 300 volumes.

Les
Sept Péchés Cap

PAR

EUGÈNE SÜE

De toutes les belles créations dues à l'imagination féconde puissante d'EUGÈNE SÜE, l'une des plus émouvantes est incontestablement :

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

Comme dans **Les Mystères de Paris**, le romancier populaire a mis dans cette œuvre toute son éloquence et son immense talent au service des idées les plus dramatiques.

Rien n'échappe à la plume de l'illustre écrivain : ***L'Amour*** dans tous ses mystères, ***le Bien*** sous toutes ses faces, le droit et la justice triomphant des ***Vices*** de l'humanité.

Il a voulu prouver que les mauvaises passions humaines bien dirigées pouvaient produire les meilleurs résultats, et cessent d'être nuisibles pour devenir utiles.

Sur cette thèse hardie, EUGÈNE SÜE a écrit avec le style vif, animé, plein de couleur, de mouvement et de vie qui distingue ses œuvres : **LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX** qui auront toujours un immense retentissement.

C'est cette audacieuse conception, véritable épopée des vices, où se succèdent les scènes les plus émouvantes et les plus passionnées, que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

par EUGÈNE SÜE

Illustrations de FERDINANDUS

25 centimes

EN VENTE PARTOUT

Le volume broché

(*Par poste* **10** *cent. en sus*)

25 centimes

Pour recevoir *France*, en gare, 20 volumes, envoyer **5 fr.** en mandat ou bon de poste

Publications Jules ROUFF et Cie, Cloître-St-Honoré, PARIS

PARIS. — IMPRIMERIE V. MOREILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE.